

ROBIN
HOBB

LE FOU
ET
L'ASSASSIN

INTÉGRALE II

Loin de la cour des Six-Duchés et de ses intrigues, FitzChevalerie Loinvoyant espérait profiter d'une vie calme et heureuse avec ses proches. Lorsqu'une nouvelle menace plane sur Flétribois, l'ancien assassin doit cependant reprendre les armes. Abeille, sa fille, est enlevée alors que Fitz vient de retrouver le Fou, gravement mutilé. Et il ne s'agit pas là d'une coïncidence : les tortionnaires du Fou cherchaient des informations en lien avec Abeille.

Si Fitz n'a pas usé de son Art et de ses armes depuis longtemps, ses talents n'ont pour autant pas disparu. Avec l'aide de son plus fidèle ami, le Fou, le bâtard de sang royal n'a d'autre choix que se lancer à la poursuite de ceux qui lui ont pris ce qu'il avait de plus cher. Et il compte bien prouver à ses ennemis qu'un assassin professionnel reste toujours le plus grand des dangers.

Robin Hobb, dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, est considérée comme l'un des maîtres du genre dans les pays anglo-saxons. Elle figure régulièrement sur les listes des best-sellers en France, aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Elle a publié les séries : L'Arche des Ombres (Les Aventuriers de la mer), L'Assassin royal (La Citadelle des Ombres), Le Soldat chamane et Les Cités des Anciens, ainsi qu'un recueil, L'Héritage et autres nouvelles, et Le Prince bâtard chez Pygmalion.

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré.

LE FOU ET L'ASSASSIN

Intégrale 2

DU MÊME AUTEUR
LE FOU ET L'ASSASSIN

1. *Le Fou et l'Assassin*
2. *La Fille de l'Assassin*
3. *En quête de vengeance*
4. *Le Retour de l'Assassin*
5. *Sur les Rives de l'Art*
6. *Le Destin de l'Assassin*

Tous ces ouvrages ont été ou seront regroupés en trois volumes,
L'intégrale 1, L'intégrale 2 et L'intégrale 3.
Le Prince bâtard, prélude à *L'Assassin royal*

L'ASSASSIN ROYAL

1. *L'Apprenti assassin*
2. *L'Assassin du roi*
3. *La Nef du crépuscule*
4. *Le Poison de la vengeance*
5. *La Voie magique*
6. *La Reine solitaire*
7. *Le Prophète blanc*
8. *La Secte maudite*
9. *Les Secrets de Castelcerf*
10. *Serments et deuils*
11. *Le Dragon des glaces*
12. *L'Homme noir*
13. *Adieux et retrouvailles*

Tous ces ouvrages ont été regroupés dans les quatre volumes de
LA CITADELLE DES OMBRES.

LES AVENTURIERS DE LA MER

1. *Le Vaisseau magique*
2. *Le Navire aux esclaves*
3. *La Conquête de la liberté*
4. *Brumes et tempêtes*
5. *Prisons d'eau et de bois*
6. *L'Éveil des eaux dormantes*
7. *Le Seigneur des trois règnes*
8. *Ombres et Flammes*
9. *Les Marches du trône*

Tous ces ouvrages ont été regroupés dans les trois volumes de
L'ARCHE DES OMBRES.

LE SOLDAT CHAMANE

1. *La Déchirure*
2. *Le Cavalier rêveur*
3. *Le Fils rejeté*
4. *La Magie de la peur*
5. *Le Choix du soldat*
6. *Le Renégat*
7. *Danse de terreur*
8. *Racines*

Tous ces ouvrages ont été regroupés en trois volumes,
L'intégrale 1, L'intégrale 2 et L'intégrale 3.

LES CITÉS DES ANCIENS

1. *Dragons et serpents*
2. *Les Eaux acides*
3. *La Fureur du fleuve*
4. *La Décrue*
5. *Les Gardiens des souvenirs*
6. *Les Pillards*
7. *Le Vol des dragons*
8. *Le Puits d'Argent*

ROBIN HOBB

LE FOU
ET L'ASSASSIN

Intégrale 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Arnaud Mousnier-Lompré.

Pygmalion 

Titre original : *FOOL'S QUEST*

Sont rassemblés dans cette *Intégrale 2* les deux textes suivants :
En quête de vengeance et *Le Retour de l'Assassin*.

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,
Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2015, Robin Hobb

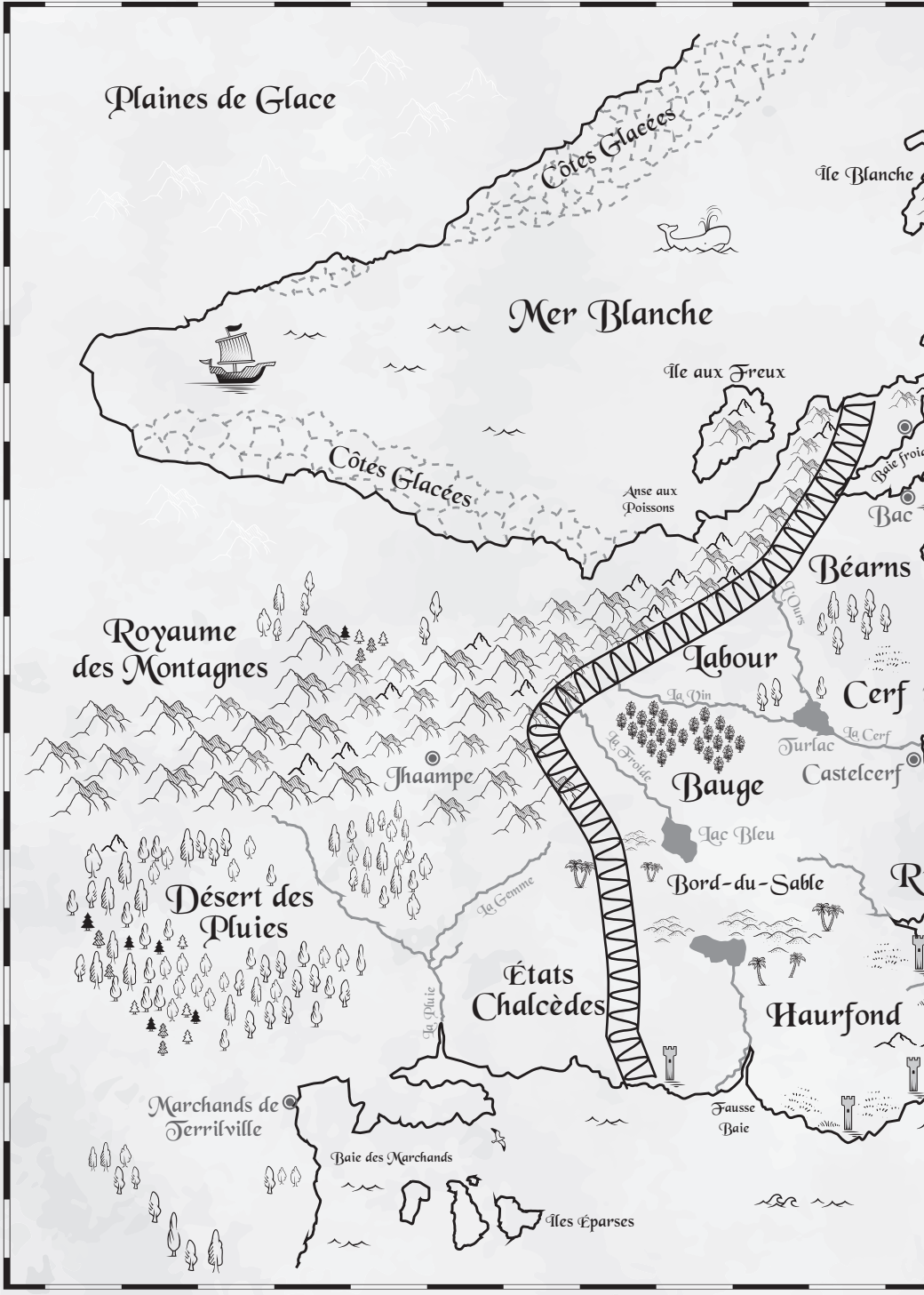
© 2016, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française

© 2016, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française

© 2019, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition

ISBN : 978-2-7564-3052-2

À Rudyard, qui reste mon bien-aimé
après toutes ces années.



Plaines de Glace

Côtes Glacées

Ile Blanche

Mer Blanche

Ile aux Freux

Côtes Glacées

Anse aux Poissons

Royaume des Montagnes

Labour

Béarns

Cerf

Jhaampe

Bauge

Castelcerf

Désert des Pluies

États Chalcèdes

Lac Bleu

Bord-du-Sable

Haurfond

Marchands de Terrilville

Baie des Marchands

Fausse Baie

Iles Eparses



SIX DUCHÉS



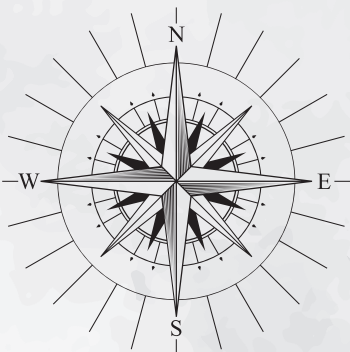
Tours



Frontières



Glaciers Flottants



VEILLE DE LA FÊTE DE L'HIVER
À CASTELCERF

Je suis au chaud, à l'abri dans la tanière, en compagnie de mon frère et de ma sœur. Ils sont plus grands et plus vigoureux que moi. Né le dernier, je suis le plus chétif des trois ; mes yeux ont été lents à s'ouvrir, et je suis le moins aventureux. Mon frère et ma sœur se sont risqués plus d'une fois à suivre notre mère jusqu'à l'entrée de la tanière creusée dans la rive que sape le torrent ; elle les a toujours refoulés en grondant et en claquant des mâchoires. Elle nous laisse seuls quand elle part chasser ; elle devrait nous confier à la surveillance d'un autre loup, d'un jeune, mais il ne reste qu'elle de la meute, et elle sort donc seule pendant que nous restons dans l'antre.

Un jour, elle nous écarte d'elle bien avant que nous ayons fini de têter ; elle s'en va chasser et nous abandonne alors que le soir s'étend. Nous entendons d'elle un seul glapissement, et c'est tout.

Mon frère, le plus grand d'entre nous, est partagé entre la peur et la curiosité. Il pousse un gémissement sonore pour rappeler notre mère, mais ne reçoit aucune réponse. Il commence à se diriger vers l'entrée, et ma sœur le suit, mais ils

reviennent peu après ventre à terre pour se pelotonner près de moi, terrifiés. Il y a des odeurs étranges à l'extérieur de la tanière, de mauvaises odeurs de sang et de créatures inconnues. Cachés, nous les sentons devenir plus fortes, et nous employons la seule tactique que nous connaissions : nous nous faisons le plus petit possible au fond de l'ancre.

Nous entendons des bruits. Ce ne sont pas des pattes qui élargissent l'entrée : on dirait un énorme croc qui mord la terre, l'arrache et recommence. Nous nous tapissons davantage, et les poils de mon frère se hérissent. Aux sons qui nous parviennent, nous comprenons qu'il y a plus qu'une créature devant la tanière. L'odeur de sang grandit, mêlée à celle de notre mère. Le déblaiement se poursuit.

Alors apparaît un nouvel effluve. Au cours des années à venir, j'apprendrai ce qu'il représente, mais dans le rêve ce n'est pas de la fumée ; c'est une odeur que nous ne comprenons pas, et elle nous parvient par bouffées qu'on envoie dans notre grotte. Nous crions, car elle nous pique les yeux et nous arrache l'air des poumons. Il fait de plus en plus chaud, l'air est irrespirable, et pour finir mon frère se traîne vers l'ouverture ; nous l'entendons pousser un glapissement violent qui se répète, puis nous sentons l'urine relâchée sous l'effet de la terreur. Ma sœur se tasse derrière moi, ramassée, immobile. Et tout à coup elle ne respire plus, elle ne se cache plus. Elle est morte.

Je m'effondre, les pattes sur le museau, aveuglé par la fumée. Les bruits de creusement continuent, et puis je me sens saisi ; je jappe et me débats, mais on me tient fermement les pattes avant et on m'entraîne hors de la tanière.

Ma mère n'est plus qu'une pelisse dont la carcasse sanglante gît non loin. Mon frère se pelotonne, terrorisé, au fond d'une cage à l'arrière d'une carriole ; les hommes me jettent à côté de lui, puis sortent le corps de ma sœur. Ils sont furieux qu'elle soit morte, et ils la bourrent de coups de pied comme si leur colère pouvait lui faire éprouver de la douleur. Enfin, se plaignant du froid et de la lumière qui décline, ils la dépècent et ajoutent sa petite pelisse à celle de ma mère. Les deux

hommes grimpent sur la carriole et fouettent leur mule en calculant déjà le prix qu'ils pourront tirer de louveteaux aux marchés aux chiens de combat. Les peaux rouges de sang de ma mère et de ma sœur m'emplissent les narines de la puanteur de la mort.

Ce n'est que le début d'un supplice qui dure toute une vie. Certains jours, on nous donne à manger, d'autres non ; rien ne nous protège de la pluie ; notre seule source de chaleur, c'est la nôtre, serrés l'un contre l'autre. Mon frère, amaigri par les vers, meurt dans une arène où on le jette pour aiguïser la férocité des chiens, et je me retrouve seul. On me nourrit d'abats, de rebuts, ou on ne me nourrit pas du tout. J'ai les pattes ensanglantées à force de gratter le métal de ma cage, mes griffes se fendent et mes muscles me font mal par manque d'activité. Les hommes me battent et me provoquent pour me pousser à me précipiter contre des barreaux que je ne puis rompre. Ils parlent de leurs projets pour me vendre aux arènes de combat. Je les entends mais ne les comprends pas.

Moi, je les comprenais. Je me réveillai en sursaut et me trouvai l'espace de quelques instants dans un monde étranger. J'étais roulé en boule, tremblant, mon pelage avait disparu pour ne laisser que de la peau nue, tandis que mes membres s'articulaient de façon anormale, enfermés dans un matériau inconnu. Mes sens étaient assourdis comme si on m'avait fourré dans un sac, et je sentais tout autour de moi l'odeur des créatures haïes. Je montrai les dents et me débattis en grondant pour me débarrasser de mes liens.

Même après ma chute sur le sol, la couverture derrière moi et mon corps affirmant que j'étais en réalité un des humains que je détestais, je parcourus la pièce obscure d'un œil égaré. J'avais le sentiment qu'on devait être le matin, mais je ne sentais pas sous mes pieds le chêne lisse du plancher de ma chambre, et les odeurs n'étaient pas celles que je connaissais. Je me relevai lentement en m'efforçant de percer la pénombre ; je distinguai de petits yeux rouges qui clignaient,

puis mon esprit les transposa en braises mourantes dans une cheminée.

À mesure que je parcourais la pièce à tâtons, le monde se réorganisait : les anciens appartements d'Umbre à Castelcerf émergèrent quand je tisonnai les braises et y ajoutai du bois. Hébéte, je pris des bougies neuves et, quand je les allumai, la pièce s'éveilla à son crépuscule perpétuel. Je la parcourus du regard en laissant la vie me rattraper ; la nuit avait dû s'achever et le jour se lever derrière les murs épais et dépourvus d'ouvertures. Les terribles événements de la veille – le Fou que j'avais presque tué, ma fille que j'avais laissée à la charge de gens en qui je n'avais pas une entière confiance, Crible que j'avais dangereusement vidé de son énergie pour conduire le Fou à Castelcerf par le biais de l'Art –, tout cela me revint comme un raz-de-marée qui m'engloutit, accompagné du souvenir de toutes les soirées et de toutes les nuits que j'avais passées dans ces salles aveugles à apprendre les secrets et l'art d'un assassin royal. Quand le bois prit enfin dans l'âtre et enrichit la maigre lueur des bougies, j'eus l'impression d'avoir effectué un long voyage pour retourner à moi-même. Le rêve du loup sur son affreuse captivité s'effaçait ; je me demandai un instant pourquoi il m'était venu avec une telle intensité, puis le laissai se dissiper. Œil-de-Nuit, mon loup, mon frère, n'était plus de ce monde depuis longtemps ; son écho continuait à vivre dans mon esprit, dans mon cœur et dans ma mémoire, mais, dans ce que j'affrontais aujourd'hui, je ne pouvais plus compter sur son appui. Je n'avais plus personne.

Hormis le Fou. Mon ami m'était revenu, battu, meurtri, et peut-être sans tout son bon sens, mais à mes côtés. Je pris une bougie et m'approchai du lit que nous avions partagé. Il était encore endormi et semblait aller mal. Les balafres de son visage signaient les tortures qu'il avait subies, les privations et la faim avaient crevassé et enflammé sa peau, et réduit ses cheveux à des brins de paille brisés. Malgré tout, il avait meilleure mine que quand je l'avais revu : il s'était lavé, il avait mangé, et il avait chaud ; même sa respiration était celle d'un homme qui a repris des forces. J'eusse aimé pouvoir dire

que c'était moi qui lui avais donné mon énergie, mais, en réalité, j'avais détourné sans m'en rendre compte celle de Crible pour la fournir à mon ami pendant notre trajet d'Art par les Pierres dressées. Je regrettais d'avoir abusé de Crible par ignorance, mais je ne pouvais nier le soulagement que j'éprouvais à entendre le souffle régulier du Fou. La veille, il avait eu la force de me parler, et il avait réussi à se déplacer seul, à prendre un bain et à se restaurer. Jamais je n'en eusse cru capable la ruine qu'était le mendiant que j'avais découvert.

Mais une énergie d'emprunt n'est pas la véritable énergie. La rapide guérison d'Art que j'avais pratiquée sur lui l'avait privé de ses maigres réserves, et la vitalité que j'avais dérobée à Crible pour la lui donner ne pouvait le soutenir longtemps. J'espérais que sa collation et son repos de la veille avaient commencé à reconstruire ses forces. Je le regardai dormir à poings fermés et me risquai à croire qu'il allait survivre. Sans bruit, je ramassai les couvertures que j'avais entraînés dans ma chute et l'en emmitoufflai.

Qu'il avait changé ! C'était jadis un homme qui aimait la beauté sous toutes ses formes ; ses vêtements coupés sur mesure, la décoration de ses appartements, les rideaux de son lit et de ses fenêtres, même le ruban qui fixait son catogan impeccable étaient choisis dans le respect des règles de l'harmonie et de la mode. Mais cet homme n'était plus ; m'était revenu un épouvantail dépenaillé. Les os pointaient sous la peau de son visage décharné ; roué de coups, aveugle, couturé de cicatrices reçues sous la torture, le Fou avait été transformé par les épreuves à un point tel que je ne le reconnaissais plus. Disparu, le bouffon souple et agile au sourire moqueur ; disparu aussi le sire Doré élégant aux habits raffinés et aux manières aristocratiques. Ne me restait qu'un pauvre hère aux allures de cadavre.

Ses yeux qui ne voyaient plus étaient fermés, sa bouche entrouverte, sa respiration sifflante. « Fou ? » dis-je en lui secouant doucement l'épaule. Pour seule réaction, il retint légèrement son souffle, puis il poussa un soupir comme s'il

renonçait à la souffrance et à la peur, et il reprit la respiration régulière du sommeil profond.

Il avait fui les tortures et surmonté difficultés et privations pour me retrouver ; il y avait laissé sa santé et il craignait qu'on ne le poursuivît pour l'assassiner. J'ignorais comment il avait réussi à parvenir jusqu'à moi, brisé et aveugle, mais il y était arrivé, et ce dans un seul but : la veille, avant de céder à la fatigue, il m'avait demandé de tuer pour lui. Je devais l'accompagner à Clerres, à son ancienne école où résidaient ceux qui l'avaient supplicié ; et, à titre de service personnel, il voulait que je me servisse de mes talents d'assassin pour les tuer.

Il savait que j'avais renoncé à cette partie de ma vie. J'avais changé, j'étais devenu un personnage respectable, intendant de la maison de ma fille et père de la petite ; je n'étais plus un assassin. Je ne tuais plus. J'avais perdu ma minceur depuis des années, et les muscles de mes bras n'étaient plus aussi durs que le cœur d'un meurtrier. J'étais désormais un gentilhomme propriétaire terrien. Nous n'étions plus les mêmes, ni l'un ni l'autre.

Je me rappelais son sourire narquois et ses coups d'œil perçants, charmants et exaspérants à la fois. Il avait changé, mais je ne doutais pas de me rappeler encore tous ses traits importants, au-delà des détails triviaux comme son lieu de naissance ou l'identité de ses parents. Je le connaissais depuis notre prime jeunesse. Un sourire triste me vint aux lèvres : pas depuis notre enfance ; par bien des côtés, nous n'avions jamais été enfants. Mais les longues années de profonde amitié formaient un socle inaltérable ; je connaissais son caractère, sa fidélité et son sens de l'engagement ; je connaissais mieux ses secrets que quiconque, et je les avais gardés aussi précieusement que si c'étaient les miens. Je l'avais vu plongé dans le désespoir et paralysé par la terreur ; je l'avais vu brisé de douleur et pris d'un sentimentalisme larmoyant sous l'effet de l'alcool. Et, au-delà, je l'avais vu mort, j'avais été lui-même mort, j'avais animé son corps pour le ramener à la vie et rappelé son esprit pour occuper ce corps.

Je le connaissais donc par cœur.

C'est du moins ce que je croyais.

Je pris une grande inspiration et la relâchai longuement, mais je n'éprouvai nulle atténuation de la tension qui m'habitait. J'étais comme un enfant terrifié, craignant de scruter l'obscurité par peur de ce qu'il pourrait y voir ; je niais la réalité : je ne connaissais pas le Fou par cœur, et je savais qu'il emploierait tous les moyens à sa disposition pour remettre le monde sur la voie la meilleure. Il m'avait fait marcher sur le fil du rasoir, entre la vie et la mort, il m'avait demandé de supporter souffrances, privations et chagrin, et il s'était abandonné à une mort atroce qu'il jugeait inévitable, tout cela pour sa vision de l'avenir.

Par conséquent, s'il estimait que quelqu'un devait mourir et qu'il ne pût s'en charger lui-même, il allait de soi qu'il me le demandât, et qu'il appuyât sa requête de ces mots terribles : « Pour moi. »

Je me détournai. Oui, c'était bien de lui de me demander ce service, précisément ce que je ne voulais plus faire ; et j'accepterais parce que je ne pouvais le regarder, brisé et rongé d'angoisse, sans me sentir englouti d'un raz-de-marée de colère et de haine. Personne, non, personne n'avait le droit de le supplicier ainsi et de continuer à vivre. Je ne pouvais permettre d'exister à des gens si dépourvus de compassion qu'ils étaient capables de tourmenter et de dégrader systématiquement un de leurs pareils. C'étaient des monstres qui lui avaient infligé un tel traitement ; même s'ils avaient l'air humain, les marques de leur œuvre révélaient la vérité. Il fallait les éliminer, et je devais m'en charger.

Et je le souhaitais. Plus je regardais le Fou, plus j'avais envie d'aller les tuer, non pas rapidement ni en toute discrétion, mais de façon ostensible et dans des flots de sang ; je voulais que les responsables sussent qu'ils étaient en train de mourir et pourquoi ; je voulais qu'ils eussent le temps de regretter leurs actes.

Mais je ne pouvais pas, et cela me déchirait.

Je devais refuser, parce que, malgré toute mon affection pour le Fou et la profondeur de notre amitié, malgré la haine qui brûlait furieusement en moi, Abeille avait toujours la priorité de ma protection. Et de mes pensées. J'avais déjà enfreint cette règle en la laissant à d'autres pendant que je sauvais mon ami ; ma petite fille était tout ce qui me restait de mon épouse Molly, et elle représentait ma dernière occasion d'être un bon père, rôle dans lequel je n'excellais pas depuis quelque temps. Des années plus tôt, j'avais manqué à mes devoirs envers ma fille aînée Ortie ; je lui avais laissé croire qu'un autre était son père, je l'avais donnée à élever à un autre. Elle commençait à douter de ma capacité à m'occuper d'Abeille, et elle parlait déjà de me l'enlever pour la conduire à Castelcerf où elle pourrait surveiller son éducation.

Je ne pouvais y consentir. Abeille était trop jeune et trop hors norme pour survivre au milieu des intrigues de palais. Je devais la garder en sécurité à Flétribois, auprès de moi, dans une résidence discrète et campagnarde où elle grandirait aussi lentement qu'elle le voudrait et avec toutes les bizarreries – et les merveilles – qui lui plairaient. Aussi, même si je l'avais abandonnée pour sauver le Fou, ce n'était que pour une brève période, et cela ne se reproduirait pas. Je retournerais auprès d'elle. Je songeai pour me consoler que, si le Fou se remettait assez, je pourrais le ramener avec moi, le faire profiter du calme et du confort de Flétribois pour lui permettre de recouvrer la santé et la sérénité. Il n'était pas capable d'effectuer le voyage jusqu'à Clerres et encore moins de m'aider à exécuter les responsables de son état. On peut suspendre une vengeance, mais non la vie d'un enfant qui grandit. J'avais une seule chance d'être le père d'Abeille, et c'était maintenant, alors que je pouvais assassiner au nom du Fou à tout autre moment. Aussi, pour le présent, je ne pouvais lui proposer que la paix et le temps de guérir. Oui, c'était la priorité.

Je parcourus quelque temps l'ancre d'assassin où j'avais passé tant d'heures heureuses dans mon enfance. Le bric-à-brac d'un vieillard avait laissé la place à l'ordre et à l'organisation de dame Romarin ; c'était elle qui occupait ces appartements désormais, et ils en étaient plus propres et plus

agréables, mais je regrettais pourtant les bricolages d'Umbre, ses parchemins jetés en tas et ses médecines mélangées. Les étagères où l'on trouvait tout et n'importe quoi, depuis un squelette de serpent jusqu'à un morceau d'os changé en pierre, exhibaient à présent un étalage bien rangé de bouteilles et de bocaux fermés.

Ils portaient des étiquettes rédigées d'une main féminine élégante. Il y avait du carrimé, de l'écorce elfique, de la valériane, de l'aconit, de la menthe, de la graisse d'ours, du sumac, de la gantelée, de la cindine et de la fumée de Labour. Un pot portait la mention « Écorce elfique outrilienne », sans doute pour la distinguer de la plante des Six-Duchés, beaucoup moins puissante. Une fiole de verre contenait une mixture rouge foncé qui tourbillonnait bizarrement au plus léger contact ; des filets d'argent ne s'y mêlaient pas au liquide rouge, mais n'y flottaient pas non plus comme l'huile sur l'eau. Je n'avais jamais vu pareil mélange. Nulle étiquette n'en indiquait la nature, et je reposai précautionneusement le récipient dans le porte-bouteilles en bois qui le maintenait droit ; il y a des choses auxquelles il vaut mieux ne pas toucher. J'ignorais ce qu'était la racine de karuge ou la sanguine, mais toutes deux affichaient un petit crâne tracé à l'encre rouge à côté de leur nom.

Sur l'étagère inférieure s'alignaient des mortiers et des pilons, des tranchoirs, des passoirs et plusieurs casseroles, petites mais lourdes, destinées à la fonte de divers composés ; il y avait des cuillers en métal tachées et parfaitement ordonnées, et, en dessous, une rangée de minuscules pots en terre qui m'intriguèrent : gros comme mon poing, ils étaient d'un marron brillant, tout comme leurs couvercles, étanchéifiés au goudron, hormis un petit trou au centre de chaque bouchon ; de cette ouverture sortait une mèche en tissu torsadé et enduit de cire. Je pris délicatement un des récipients, le soupesai et compris : Umbre m'avait dit que ses expériences sur sa poudre explosive avançaient. Ces pots représentaient ses tout derniers progrès dans la manière de tuer des gens. À gestes prudents, je remis à sa place celui que je tenais. Les outils du métier

d'assassin auquel j'avais renoncé s'alignaient devant moi comme de bons petits soldats. Je poussai un soupir, mais non un soupir de regret, et me détournai. Le Fou dormait toujours.

Je plaçai la vaisselle de notre repas tardif sur un plateau et mis de l'ordre dans la chambre. Je ne touchai pas au baquet plein d'eau froide et grise ni aux sous-vêtements souillés et répugnants que le Fou avait portés ; je n'osai même pas les brûler dans la cheminée par crainte de la puanteur qu'ils pourraient émettre. Pourtant, ils ne m'inspiraient pas du dégoût mais de la pitié ; mes propres habits que je portais la veille étaient couverts de sang, celui d'une chienne et celui du Fou. Je songeai que les taches n'étaient pas trop visibles sur le tissu foncé, puis je réfléchis et allai fouiller dans la vieille armoire sculptée qui n'avait pas bougé de sa place à côté du lit. Jadis, elle ne contenait que les robes de travail d'Umbre, toutes en laine grise, purement fonctionnelles, et pour la plupart tachées ou roussies au cours de ses expériences sans fin ; aujourd'hui, seules s'y trouvaient deux robes, toutes deux bleues et trop petites pour moi. À ma grande surprise, j'y découvris aussi une chemise de nuit pour femme et deux changes, dont des chaussettes noires ridiculement courtes pour moi. Ah ! C'étaient les affaires de dame Romarin ; il n'y avait rien pour moi là-dedans.

Je dus me faire violence pour sortir sans bruit en laissant le Fou seul, mais j'avais à faire. On enverrait sans doute quelqu'un faire le ménage et réapprovisionner la chambre, et je n'aimais pas l'abandonner inconscient et vulnérable. Mais, à ce point de la situation, je savais pouvoir me fier à Umbre : il avait subvenu à tous nos besoins la veille malgré ses devoirs pressants.

Les Six-Duchés et le royaume des Montagnes cherchaient à négocier des alliances, et, dans ce but, des représentants influents avaient été invités au château de Castelcerf pour la semaine de la fête de l'Hiver ; néanmoins, au milieu d'un banquet accompagné de musique et de danse, non seulement Umbre mais le roi Devoir et sa mère, dame Kettricken,

avaient pris le temps de s'éclipser pour nous accueillir, le Fou et moi, et le vieil assassin avait trouvé le moyen de faire installer tout ce dont nous avons besoin dans ses anciens quartiers. Il ne prendrait pas de risque avec mon ami : celui ou celle qu'il lui enverrait saurait se montrer discret.

Umbre... Je pris mon souffle et cherchai à le contacter par la magie de l'Art. Nos esprits s'effleurèrent. *Umbre ? Le Fou dort et il y a des affaires que j'aimerais...*

Oui, oui, très bien, mais pas maintenant, Fitz. Nous discutons de la situation à Kelsingra. S'ils refusent de maîtriser leurs dragons, nous devons peut-être former une alliance pour nous occuper de ces créatures. J'ai fait apporter des fournitures pour ton hôte et toi ; il y a de l'argent dans une bourse sur l'étagère bleue si tu en as besoin. Mais, pour le moment, je dois me concentrer sur la réunion. Terrilville prétend que Kelsingra pourrait rechercher une alliance avec la duchesse de Chalcède !

Ah ! Je me retirai avec la brusque impression d'être un enfant qui a interrompu une discussion importante entre adultes. Des dragons... Une alliance contre des dragons – une alliance avec qui ? Terrilville ? Et que peut-on faire contre des dragons, à part leur offrir de la viande et les laisser s'en gorger au point de s'hébéter ? Ne vaudrait-il pas mieux se rapprocher des orgueilleux carnivores plutôt que les défier ? De façon illogique, je me sentis vexé qu'on ne m'eût pas consulté.

Et je me gourmandai moi-même aussitôt : *Qu'Umbre, Devoir, Elliania et Kettricken se débrouillent avec les dragons ; ne t'en mêle pas, Fitz.*

Je soulevai une tapisserie et me glissai dans le labyrinthe de couloirs secrets qui courait à l'intérieur des murs de Castelcerf. Autrefois, je les connaissais aussi bien que le chemin des écuries. Malgré les années, les passages étroits entre les murs intérieurs ou le long de l'enceinte du château n'avaient pas changé.

Mais, moi, si. Je n'étais plus un enfant maigrichon ni même un jeune homme ; j'avais soixante ans, et, si je me flattais d'être assez en forme pour abattre une journée de dur labeur, j'avais perdu ma souplesse et mon agilité. Les tournants exigus

par lesquels je me faufilais sans y penser me posaient aujourd'hui plus de difficultés. Parvenu à l'ancienne entrée du garde-manger, je m'accroupis près de la porte dérobée, l'oreille contre la pierre, et attendis un moment de calme pour sortir derrière un râtelier rempli de saucisses suspendues.

Seul le remue-ménage qui régnait à l'occasion de la fête de l'Hiver me sauva. Alors que je sortais dans le couloir qui longeait le garde-manger, une femme corpulente au tablier blanc de farine me demanda d'un ton autoritaire pourquoi il me fallait tellement de temps. « As-tu trouvé la graisse d'oie ou non ?

— Je... je n'en ai pas vu ici », répondis-je.

Elle rétorqua vertement : « Évidemment, tu t'es trompé de garde-manger ! Passe deux portes, descends l'escalier, prends la deuxième porte qui donne sur la chambre froide et tu la verras dans un gros pot en terre sur une étagère. Dépêche-toi ! »

Elle me tourna le dos et me planta là ; tout en s'éloignant, elle maugréa de façon audible contre la main-d'œuvre embauchée au dernier moment avant un banquet. Je poussai un soupir tremblant et me tournai à mon tour pour découvrir un homme d'un gabarit similaire au mien qui arrivait dans le couloir en peinant sous le poids d'un gros pot en terre entre ses bras. Je le suivis, et, lorsqu'il pénétra dans les cuisines, je continuai mon chemin en humant les arômes de pain frais, de soupes fumantes et de viandes rôties ; je me hâtai de sortir.

Dans la cour du château de Castelcerf grouillante de gens par ce jour d'hiver, je n'étais qu'un employé parmi d'autres envoyé faire une commission urgente. Je regardai le ciel avec étonnement : midi passé ; j'avais dormi bien plus longtemps que je ne l'avais prévu. Une brève accalmie des tempêtes avait dégagé le soleil, mais la neige n'allait sûrement pas tarder à retomber. Je regrettai soudain de n'avoir pas emporté mon manteau la veille ; j'aurais de la chance si je regagnais le château avant les prochaines bourrasques.

Je me rendis d'abord à l'infirmerie dans l'espoir de présenter en privé mes excuses à Crible, mais elle était un peu plus

animée que d'habitude, car, à ce que je compris, quelques-uns de nos gardes s'étaient trouvés pris dans une rixe la veille ; aucun n'avait de blessure grave, sauf un qui avait été mordu à la joue et dont la plaie n'était pas belle à voir. Encore une fois, le bruit et le désordre furent mes alliés, et je découvris rapidement que Crible n'était plus là. Je ressortis en espérant qu'il était remis, mais je me doutais qu'en réalité il récupérerait dans un lieu plus propice au repos. Dehors, je réfléchis à mes prochaines actions.

Je pris ma bourse. Aux pièces que j'avais espéré dépenser pour satisfaire ma petite fille s'ajoutaient celles qu'Umbre m'avait laissées. Je l'avais bien remplie en croyant pouvoir lui faire plaisir par tous les moyens en ce jour de marché. Était-ce hier seulement ? L'accablement me saisit. Ce jour que j'avais voulu placé sous le signe de l'amusement et du délassément s'était achevé dans la violence et le sang ; pour sauver le Fou, j'avais renvoyé Abeille à la maison sans moi, à la garde douteuse du scribe FitzVigilant et de demoiselle Évite. Ma petite Abeille, qui n'avait que neuf ans et en paraissait six ! Comment se passait sa journée ? Ortie avait promis de dépêcher un pigeon pour lui annoncer que j'étais arrivé sain et sauf à Castelcerf, et je savais que ma fille aînée ne faillirait jamais à sa parole. Aussi, ce soir, écrirais-je à FitzVigilant, à Allègre, et surtout à Abeille ; un bon messager doté d'un excellent cheval pourrait porter les lettres en trois jours, quatre si la neige continuait... Pour le moment, le message par oiseau devrait suffire. Entre-temps, je comptais descendre à Bourg-de-Castelcerf, pour acheter non seulement des vêtements pour moi mais également des cadeaux pour ma petite fille – des cadeaux pour la fête de l'Hiver, pour lui montrer que je pensais à elle, même si je ne pouvais me trouver auprès d'elle. J'avais pris la bourse d'Umbre : je me ferais plaisir en faisant plaisir à Abeille ! Même si elle recevait mes présents avec quelques jours de retard.

Je décidai de me rendre en ville à pied plutôt que d'artiser Devoir ou Ortie pour qu'on me préparât une monture aux

écuries. Les chevaux avaient du mal sur le pavé des rues pentues, et Devoir était sans doute encore occupé à distraire la délégation ; quant à Ortie, elle devait toujours m'en vouloir, ce que je méritais amplement. Il n'y avait pas de mal à lui laisser le temps de se calmer un peu.

La route était plus large que dans mes souvenirs, les arbres abattus sur les accotements, et on y trouvait beaucoup moins de nids-de-poule et de flaques de boue. La ville elle-même était plus proche, car ses maisons et ses boutiques avaient commencé à escalader la pente en contrebas du château. Sur une zone jadis boisée s'étendait désormais la périphérie du bourg, avec des marchands de toutes sortes, une taverne de bas étage nommée la Garde de Cerf et, derrière, ce qui était sans doute un bordel. La porte de la Truite paillardie était dégondée, et un aubergiste la réparait d'un air mécontent. Au-delà, la vieille ville était parée pour les festivités à venir avec des guirlandes, des rameaux de sapin et des bannières aux couleurs vives. Dans les rues allaient et venaient les livreurs qui approvisionnaient tavernes et auberges, mais aussi les voyageurs et les marchands qui prospéraient pendant les fêtes.

Il me fallut quelque temps pour dénicher ce que je cherchais. Dans une échoppe manifestement habituée à fournir marins et gardes, je trouvai deux chemises bon marché presque à ma taille, une longue veste en laine marron, un manteau épais et quelques pantalons qui me feraient un peu d'usage. Je ne pus m'empêcher de sourire : j'avais pris l'habitude de vêtements de qualité bien supérieure. Après réflexion, je me rendis chez un tailleur où l'on nota rapidement mes mesures et où on me promit une commande prête dans les deux jours. Je craignais de rester à Castelcerf au moins jusque-là, mais je précisai que, si mes habits étaient disponibles plus tôt, il y aurait une prime. Non sans mal, je tâchai de fournir au personnel une estimation de la taille et de la corpulence réduite du Fou, et on me dit que, si je revenais en fin d'après-midi, je trouverais des sous-vêtements et deux robes d'intérieur pratiques pour lui. J'ajoutai qu'il était malade et que des

tissus doux seraient préférables. L'acompte que je laissai me garantit un travail rapide.

Ces emplettes nécessaires faites, je descendis dans les rues où régnaient la musique et une joyeuse confusion. C'était la fête de l'Hiver de ma jeunesse : marionnettistes, jongleurs, chansons, danses, vendeurs proposant des friandises et des gâteaux savoureux, sorcières des haies vendant des potions et des amulettes, jeunes filles couronnées de houx, et tout le bruit et la liesse qu'on pouvait espérer. Molly me manquait, et je regrettais ardemment qu'Abeille ne profitât pas de cette expérience avec moi.

Je fis des achats pour elle : des rubans à grelots, des sucres d'orge, un collier en argent orné de trois oiseaux en ambre, un paquet de noix épicées, une écharpe verte brodée d'étoiles jaunes, un petit couteau de ceinture avec un manche en corne de bonne qualité, et enfin un sac en tissu pour transporter le tout. Il m'apparut qu'un messenger pouvait tout aussi bien convoier un sac qu'une simple lettre, et je finis donc de le remplir. Un collier fait de coquillages tachetés venus d'une plage lointaine, un diffuseur de parfum pour son coffre à lainages d'hiver, et ainsi de suite, jusqu'à ce que j'eusse du mal à fermer le sac. Pour le moment, il faisait beau, avec une brise fraîche qui sentait l'océan ; c'était une journée magnifique, et j'imaginai Abeille ravie devant toutes mes babioles. Tout en déambulant parmi la liesse, je songeais à ce que j'écrirais dans la missive qui les accompagnerait, rédigée en lettres claires afin qu'elle pût lire elle-même mes pensées et sût combien je regrettais de l'avoir abandonnée ; mais bientôt le vent ramena des nuages de neige gris : il était temps de retourner au château.

Je m'arrêtai en chemin chez le tailleur où l'on me remit des vêtements pour le Fou. Quand je ressortis, des nuages bas qui se trouvaient à l'horizon arrivèrent au-dessus de la ville ; la neige se mit à tomber et le vent à montrer les crocs alors que je pressais le pas sur la route escarpée qui montait à la citadelle. Je passai la porte aussi facilement qu'à l'aller : avec la

présence de la délégation et les festivités, on avait donné ordre aux gardes d'être indulgents.

Mais cela me rappela qu'il restait un problème que je devrais régler sans tarder : il me fallait une identité. Depuis que je m'étais rasé la barbe pour complaire à ma fille, le personnel de Flétribois mais aussi Crible s'étaient effarés de mon apparence juvénile. Après mes longues années d'absence de Castelcerf, je craignais de m'y présenter comme Tom Blaireau, et ce n'était pas seulement parce que la mèche blanche qui m'avait valu ce nom avait disparu depuis belle lurette : ceux qui se rappelaient Tom Blaireau s'attendraient à voir un homme de soixante ans, non un trentenaire.

Au lieu d'emprunter l'entrée des cuisines, je me rendis dans une salle secondaire et franchis une porte réservée en général aux courriers et aux domestiques de haut rang. Mon sac ventru me permit d'entrer, et, au sous-intendant qui s'enquerrait de la raison de ma présence, je répondis que j'avais un colis pour demoiselle Ortie. Il me laissa passer.

Les tentures murales et le mobilier du château avaient changé au cours des ans, mais la hiérarchie des appartements demeurait telle que dans mon enfance. Je gravis un escalier de service, parvins à l'étage de la petite noblesse, y restai quelques instants avec l'air d'attendre qu'on m'ouvrît la porte d'un appartement, puis, une fois le couloir désert, grimpai à l'étage suivant pour gagner l'ancien logement de dame Thym. La clé tourna sans bruit et j'entrai. La porte dérobée qui donnait sur la vieille tanière d'Umbre se trouvait au fond d'une armoire pleine de vêtements poussiéreux de vieille femme.

Je me faufilai dans le passage avec aussi peu d'élégance que la nuit précédente, et je me pris à me demander si l'obsession d'Umbre pour le secret était vraiment nécessaire. Je savais que le Fou avait requis d'être installé là parce qu'il redoutait encore d'être pourchassé, mais je jugeais pour ma part que notre transport par les Pierres avait mis un terme à toute poursuite. Et puis je me rappelai la mort atroce de la Blanche, les yeux dévorés par des parasites, et je songeai que prudence est mère

de sûreté. Garder le Fou bien caché ne ferait de mal à personne.

Un des discrets servants d'Umbre était passé pendant mon absence ; il me faudrait le – ou la – voir. On avait emporté les vêtements raides de crasse du Fou et vidé le baquet avant de le pousser dans un coin. Les assiettes et les verres de notre repas de la veille avaient disparu. Un gros faitout en terre avait été placé dans la cheminée, fermé par un couvercle, mais l'odeur du bœuf braisé avait tout de même embaumé la pièce. On avait étendu une nappe sur la table, et une miche de pain dans une serviette jaune reposait à côté d'une soucoupe de beurre clair d'hiver ; il y avait aussi une bouteille poussiéreuse de vin rouge et quelques coupes assorties d'assiettes et de couverts.

C'était sans doute à Kettricken que l'on devait les deux confortables chemises de nuit en lin jetées sur le fauteuil ; deux larges pantalons de la même toile les accompagnaient, avec des chaussettes de lit en laine d'agneau soigneusement roulées. Je souris en estimant tout à fait possible que l'ancienne reine eût fouillé dans sa propre garde-robe pour trouver ces vêtements moelleux. Je les pris et les déposai au pied du lit où se reposait le Fou.

Les habits laissés sur l'autre fauteuil étaient plus intrigants : une robe bleu ciel à longues manches larges et bien plus de boutons qu'il n'en fallait pour la fermer était étendue sur le dossier ; sur l'assise, un pantalon presque simple et pratique en laine noire s'achevait aux chevilles par un motif à rayures bleues et blanches. Les pantoufles à côté avaient l'air de deux petits navires, avec leur extrémité pointue et recourbée et leur semelle épaisse ; elles me parurent trop grandes pour le Fou, si tant était qu'il eût été assez bien pour marcher.

J'entendais sa respiration profonde et régulière depuis mon arrivée. Je me réjouis qu'il dormît encore et, réprimant l'envie puérile de le réveiller pour lui demander comment il se sentait, j'allai prendre du papier et m'installai à la vieille table de travail d'Umbre pour rédiger mon billet à l'intention d'Abeille. Les mots se bousculant dans ma tête, j'écrivis une

formule de salutation puis restai un moment à regarder la feuille vierge. J'avais tant à lui dire, depuis l'assurance d'un retour rapide de ma part jusqu'à des conseils sur la façon de réagir à FitzVigilant et à Évite ! Pouvais-je être certain qu'elle seule lirait mes mots ? Je l'espérais, mais l'entraînement de toute une vie me revint et je décidai de ne pas coucher par écrit quoi que ce fût qui pût lui causer des problèmes. Je lui dis donc seulement mon espoir qu'elle apprécierait mes petits cadeaux ; comme je le lui avais promis depuis longtemps, il y avait un couteau pour sa ceinture, dont elle saurait certainement se servir de manière avisée ; je lui rappelai que je reviendrais le plus vite possible et que je souhaitais qu'elle mît bien ce temps à profit. Je ne lui intimai pas l'ordre de travailler dur avec son nouveau précepteur ; à dire vrai, j'escomptais plutôt qu'entre mon absence et la fête de l'Hiver les cours passeraient quelque temps à l'arrière-plan. Mais je ne l'écrivis pas, et je terminai mon message en disant espérer qu'elle avait profité des festivités et en l'assurant qu'elle me manquait terriblement. Je songeai un moment qu'Allègre, lui au moins, veillerait à ce qu'il y eût quelques réjouissances pour la fête. Lors de la journée fatale à Chênes-lès-Eau, j'avais l'intention de dénicher quelques ménestrels, et Muscade, la cuisinière, avait proposé un menu qu'Allègre avait encore amélioré ; il se trouvait quelque part sur mon bureau, chez moi.

Je devais m'occuper mieux de ma fille ; je le devais, et je m'y emploierais donc. Mais je ne pouvais pas grand-chose avant de rentrer ; les cadeaux devaient suffire en attendant ma présence en chair et en os auprès d'Abeille.

Je roulai mon message et le nouai avec un bout de ficelle d'Umbre. Je mis la main sur sa cire, en fis fondre un peu sur le nœud et y imprimai le sceau de ma chevalière – non le cerf chargeant de FitzChevalerie Loinvoyant, mais seulement l'empreinte de blaireau qui appartenait au dotaire Tom Blaireau. Je me levai et m'étirai. Il me fallait appeler un courrier.

Un picotement du Vif. Mes narines s'évasèrent en quête d'une odeur. Sans bouger, je parcourus la pièce du regard. Là. Derrière une épaisse tapisserie, représentant des chiens à la

poursuite d'un cerf, qui dissimulait une des issues secrètes, quelqu'un respirait. Je me centrai sur moi-même, le souffle silencieux. Sans chercher à me munir d'une arme, je déplaçai mon poids vers l'avant de façon à pouvoir me lever, me déplacer, bondir ou me jeter au sol instantanément ; puis je m'armai de patience.

« Ne vous en prenez pas à moi, messire, par pitié ! » Une voix d'enfant, avec l'accent traînant d'un gamin de la campagne.

Je ne promis rien. « Entre », dis-je.

Il hésita, puis, très lentement, il écarta la tenture et apparut à la maigre lumière. Il me montra ses mains, la droite vide, un manuscrit roulé dans la gauche. « Je viens seulement vous délivrer un message, messire. »

Je le jaugeai soigneusement. Jeune, dans les douze ans, il n'avait pas encore la carrure d'un homme, et, vu sa maigreur et ses épaules étroites, ce ne serait jamais un solide gaillard. Il portait la livrée bleu de Cerf d'un page, il avait les cheveux bruns et aussi bouclés que les poils d'un barbet, et les yeux marron. Et il était prudent ; il s'était montré mais sans s'avancer. Il monta dans mon estime d'avoir su percevoir le danger et annoncer sa présence.

« Un message de la part de qui ? » demandai-je.

Il se passa la langue sur les lèvres. « De quelqu'un qui savait que vous seriez ici, et qui m'a appris comment m'y rendre.

— Comment sais-tu que c'est moi le destinataire ?

— Il a dit que je vous trouverais ici.

— Mais n'importe qui pourrait être ici. »

Il secoua la tête mais ne chercha pas à discuter. « Le nez cassé il y a longtemps et du sang séché sur votre chemise.

— Eh bien, remets-moi ta missive. »

Il s'approcha à la façon d'un renard qui voudrait arracher un lapin mort d'un collet, le pas léger, sans me quitter des yeux. Parvenu à la table, il posa le manuscrit et recula.

« C'est tout ? » demandai-je.

Il balaya la pièce du regard et s'arrêta sur la réserve de bois et sur la collation. « Je puis aller chercher ce que vous désirez, messire.

— Et tu t'appelles... ? »

Nouvelle hésitation. « Cendre, messire. » Il se tut sans cesser de m'observer.

« Je n'ai besoin de rien, Cendre. Tu peux t'en aller.

— Bien, messire. » Il s'éloigna à reculons, les yeux fixés sur moi ; à pas lents, il regagna la tapisserie, et, quand il la sentit, il se faufila derrière elle. J'eus beau tendre l'oreille, je ne l'entendis pas dans l'escalier.

Au bout d'un moment, je me levai sans bruit et m'approchai de la tenture, mais, lorsque je l'écartai, je ne vis qu'un passage désert. L'enfant avait disparu comme s'il n'avait jamais existé. Je hochai la tête : pour son troisième essai, Umbre paraissait avoir mis la main sur un apprenti digne de ce nom. Était-ce le vieil assassin qui s'occupait de sa formation ? Ou bien dame Romarin ? Où avaient-ils déniché le petit ? Mais je finis par chasser ces interrogations de mes pensées : cela ne me regardait pas et, si j'avais pour deux sous de jugeote, je poserais aussi peu de questions et me mêlerais des assassinats et de la politique en cours à Castelcerf aussi peu que possible. Ma vie était déjà bien assez compliquée comme cela.

J'avais faim, mais je décidai de patienter un peu pour voir si le Fou allait se réveiller et se restaurer avec moi. Je retournai à la table de travail et pris le message d'Umbre. À peine eus-je lu les deux premières lignes que je sentis les rets des intrigues de Castelcerf se resserrer de nouveau autour de moi. « Puisque tu es là sans rien à faire qu'à attendre que sa santé s'améliore, peut-être accepterais-tu de te rendre utile ? Des vêtements t'ont été préparés, et on a fait courir à la cour le bruit de la visite de sire Granit de Hautpic, domaine réduit mais bien établi tout au nord-ouest de Cerf. Sire Granit est aussi dur que son nom, il aime boire, et la rumeur veut qu'une mine de cuivre chez lui ait récemment commencé à donner du minerai d'excellente qualité. C'est pourquoi il est à Castelcerf pour participer aux négociations commerciales en cours. »

La lettre ne s'arrêtait pas là. Mon nom n'était pas mentionné une seule fois, et l'écriture n'était pas identifiable

comme celle d'Umbre, mais le plan exposé était indubitablement de lui. Je finis ma lecture et allai examiner la robe extraordinaire qu'on m'avait laissée, puis soupirai. Il me restait un peu de temps avant de devoir me joindre au banquet et aux conversations dans la grand-salle. Je connaissais mon rôle : parler peu, écouter beaucoup, et rendre compte à Umbre, avec tous les détails, de qui était venu me faire une offre et pour quel prix ; mais je n'avais aucune idée du tableau dans son ensemble. Umbre avait décidé ce que je devais savoir et ne m'avait rien dit de plus, j'en étais sûr. Il tissait sa toile, comme toujours.

Et pourtant, malgré mon agacement, je sentais renaître un peu de ma fébrilité d'autrefois. C'était la veille de la fête de l'Hiver ; les cuisines avaient dû se surpasser, il y aurait de la musique, on danserait, des gens des six duchés seraient là ; avec ma nouvelle identité et ma robe qui attirerait les regards et me désignerait comme un inconnu tout à la fois, j'espionnerais à nouveau pour le compte d'Umbre comme quand j'étais adolescent.

Je levai la robe et la plaquai sur moi. Non, ce n'était pas une robe, mais une longue veste trop ornée et trop raffinée, assortie à une paire de chaussures peu pratiques. Les boutons étaient d'os teint, en forme de petites fleurs bleues, et il y en avait non seulement sur le devant du vêtement mais aussi le long des manches. Cela faisait beaucoup de boutons, boutons qui ne boutonnaient rien mais servaient seulement d'ornement. Le tissu était moelleux, d'une facture que je n'avais jamais vue, et, quand je pris la robe par les épaules, il se révéla beaucoup plus lourd que je ne m'y attendais. Je fronçai les sourcils, puis compris vite qu'on en avait déjà rempli les poches secrètes.

J'y découvris un superbe jeu de crochets et une minuscule lame de scie à denture fine ; dans une autre poche se trouvait un couteau extrêmement tranchant comme les affectionnent les voleurs à la tire. Je n'étais pas sûr d'être assez adroit pour savoir m'en servir ; les rares fois où je l'avais fait pour Umbre, c'était non pour l'argent mais pour voir quels billets doux se

dissimulaient dans la bourse de Royal ou quel domestique transportait une somme qui dépassait largement le salaire d'un honnête serviteur. C'était des années plus tôt ; de longues années plus tôt.

J'entendis le Fou gémir doucement. Je jetai la veste sur mon bras et me hâtai de le rejoindre. « Tu es réveillé, Fou ? »

Il avait le front plissé, les yeux clos, mais, au son de ma voix, ses lèvres formèrent comme un sourire. « Fitz... C'est un rêve, n'est-ce pas ? »

— Non, mon ami ; tu es bien à Castelcerf, et en sécurité.

— Ah, Fitz ! Je ne suis en sécurité nulle part. » Il toussa. « Je me suis cru mort : j'ai repris conscience, mais je ne souffrais pas et je n'avais pas froid. Du coup, j'ai pensé que j'avais enfin succombé ; et puis j'ai remué, et toutes les douleurs sont revenues.

— Je regrette, Fou. » J'étais responsable de ses dernières blessures : je ne l'avais pas reconnu quand je l'avais vu s'emparer d'Abeille, et je m'étais précipité pour sauver ma fille des griffes d'un mendiant malade et peut-être fou ; je m'étais alors rendu compte que l'homme à qui j'avais porté cinq ou six coups de poignard était mon plus vieil ami. La prompte guérison d'Art que j'avais effectuée avait refermé ses plaies et l'avait empêché de se vider de son sang, mais elle l'avait aussi affaibli, et, au cours de l'opération, j'avais constaté une multitude de lésions anciennes et des infections qui grouillaient en lui ; elles le tueraient lentement si je ne pouvais l'aider à recouvrer assez de forces pour une remise sur pied plus complète. « Tu as faim ? Il y a du bœuf mijoté à cœur dans la cheminée, du vin rouge, du pain et du beurre. »

Il se tut un moment. Ses yeux aveugles avaient une teinte gris terne dans la pénombre ; ils bougeaient comme s'il s'efforçait d'y voir. « Est-ce vrai ? demanda-t-il d'une voix tremblante. Il y a vraiment tant à manger ? Oh, Fitz, j'ose à peine remuer de peur de me réveiller et de m'apercevoir que la chaleur et les couvertures ne sont qu'un rêve.

— Dans ce cas, veux-tu que je t'apporte ton repas ?

— Non, non, ne fais pas ça ; j'en mettrais partout. Ce n'est pas seulement à cause de ma cécité, mais aussi de mes mains ; je souffre de tremblements et d'agitations nerveuses. »

Il ouvrit les mains, et l'horreur me saisit. Sur l'une, on avait tranché la pulpe à l'extrémité des doigts, où ne subsistait qu'une cicatrice épaisse. Ses articulations étaient trop grosses par rapport à ses phalanges décharnées. Autrefois, il avait des mains raffinées, et il jonglait, maniait les marionnettes et travaillait le bois avec une dextérité sans pareille. Je me détournai. « Viens, alors ; je vais te conduire au fauteuil près de la cheminée. »

— Laisse-moi passer devant, et n'interviens qu'en cas de désastre imminent. Je voudrais apprendre la configuration des lieux ; j'y ai acquis un talent certain depuis qu'on m'a rendu aveugle. »

Je ne sus que répondre. Il s'appuya lourdement sur mon bras, mais je le laissai cheminer à tâtons. « Plus à gauche », dis-je en une occasion. Il boitait comme si ses pieds enflés le faisaient souffrir à chaque pas. Comment avait-il réussi à effectuer un si long voyage, seul et aveugle, en suivant des routes qu'il ne voyait pas ? Plus tard ; il aurait le temps de me raconter son histoire plus tard.

Sa main tendue toucha le dossier du fauteuil puis descendit jusqu'à l'accoudoir. Il lui fallut un moment pour parvenir à s'installer, et le soupir qu'il poussa alors n'exprimait pas la satisfaction mais la fatigue consécutive à une tâche difficile. Ses doigts effleurèrent le dessus de la table, puis s'immobilisèrent sur ses genoux. « J'ai mal, mais je pense malgré tout que je parviendrai à parcourir le chemin en sens inverse. Je vais me reposer ici quelque temps, me remettre un peu, puis nous irons ensemble réduire en cendres ce nid de vermines. Mais j'aurai besoin d'y voir, Fitz ; je dois pouvoir t'aider, non t'entraver, pendant le trajet jusqu'à Clerres. Nous rendrons ensemble la justice nécessaire. »

La justice. Le terme se diffusa dans mon esprit. Umbre qualifiait toujours nos missions d'assassins de « travail discret » ou de « justice royale ». Si j'acceptais celle du Fou, de quoi

s'agirait-il ? De la justice du Fou ? « Le repas arrive bientôt », dis-je en laissant ses inquiétudes provisoirement sans réponse.

Je ne me faisais pas à sa capacité à se modérer devant une table bien garnie. Je lui servis moi-même une part raisonnable de viande coupée en petits morceaux et du pain beurré en mouillettes, puis je lui versai un verre de vin. Je voulus lui prendre la main pour le guider, mais je ne l'avais pas prévu, et il recula si brusquement, comme si je l'avais brûlé avec un tisonnier rouge, qu'il faillit renverser son assiette. « Pardon ! » nous exclamâmes-nous à l'unisson ; cela me fit sourire, mais pas lui.

« J'essayais de te montrer où sont les choses », fis-je avec douceur.

Il avait baissé la tête, comme honteux. « Je sais », murmura-t-il. Puis, telles des souris apeurées, ses mains déformées apparurent lentement au bord de la table et s'avancèrent avec prudence jusqu'à entrer en contact avec l'assiette ; alors elles se déplacèrent avec légèreté au-dessus du contenu en l'effleurant pour l'identifier. Il prit un morceau de viande et le mit dans sa bouche ; je m'apprêtais à lui signaler qu'il disposait d'une fourchette mais me ravisai : il le savait. Je n'allais pas reprendre un homme victime de tortures comme s'il s'agissait d'un enfant oublié. Ses mains se dirigèrent à tâtons vers la serviette et s'en emparèrent.

Nous nous restaurâmes un moment en silence. Quand il eut fini son assiette, il demanda à mi-voix si je pouvais le resservir en viande et en pain ; pendant que je m'y employais, il déclara soudain : « Alors, comment s'est passée ta vie pendant mon absence ? »

Je me figeai, puis fis glisser la viande sur son assiette. « Ça a été une vie », répondis-je en m'étonnant de la maîtrise de ma voix. Je cherchai mes mots : comment résumer vingt-quatre ans ? Comment raconter une cour, un mariage, un enfant et un veuvage ?

Je me jetai à l'eau : « Eh bien, tu te rappelles la dernière fois où je t'ai quitté ? Je me suis perdu dans le pilier d'Art alors que je rentrais, et il m'a fallu des mois pour effectuer un

trajet qui ne m'avait pris que quelques instants lors de mes voyages précédents. Quand le pilier m'a finalement recraché, j'étais presque inconscient ; et, en recouvrant mes sens quelques jours plus tard, j'ai découvert que tu étais parti. Umbre m'a donné ton présent, la sculpture ; j'ai enfin fait la connaissance d'Ortie – ça ne s'est pas trop bien passé au début ; je... j'ai fait la cour à Molly, et nous nous sommes mariés. » Je dus me taire ; même en narrant l'histoire en termes aussi arides, j'avais le cœur brisé par tout ce que j'avais et que j'avais perdu. J'eusse voulu ajouter que j'avais été heureux, mais je ne supportais pas de prononcer cette phrase au passé.

« Toutes mes condoléances », dit-il d'un ton formaliste, mais que je savais sincère, et j'en restai pantois.

« Comment as-tu... »

— Comment ai-je su ? » Il secoua la tête, incrédule. « Ah, Fitz, pourquoi crois-tu que je suis parti ? Pour te permettre de mener une existence aussi proche que possible de celle que j'avais prévue à la suite de ma mort. Dans d'innombrables avenir, après mon trépas, je t'avais vu faire infatigablement la cour à Molly, la reconquérir et gagner enfin un peu du bonheur et de la paix qui t'avaient toujours échappé en ma présence. Dans d'innombrables avenir, je la voyais mourir et toi te retrouvant seul. Mais cela ne change rien à ce que tu as vécu, et je ne pouvais rêver mieux pour toi : des années de vie avec Molly. Elle t'aimait tant ! »

Il reprit son repas. Je demeurai pétrifié, la gorge si nouée que la douleur m'en étranglait et m'empêchait de respirer. Malgré sa cécité, je pense que le Fou percevait ma peine ; pendant un long moment, il mangea très lentement, comme pour faire durer le repas et le silence dont j'avais besoin. Sans hâte, il épongea le reste du jus de viande avec son dernier bout de pain, le mâcha, s'essuya les doigts sur sa serviette puis tendit la main vers son vin ; il leva le verre, en but une gorgée avec une expression béate, puis le reposa et murmura : « Je n'ai qu'un vague souvenir de la journée d'hier. »

Je me tus.

« J'avais passé la plus grande partie de la nuit précédente à marcher, je crois. Je me rappelle la neige, et je savais que je ne devais pas m'arrêter avant d'avoir trouvé un abri. J'avais un bâton solide, et je ne saurais dire à quel point c'est utile quand on n'a pas d'yeux et qu'on a les pieds en mauvais état. J'ai du mal à me déplacer sans un bâton désormais, mais j'y suis parvenu. Je savais que j'étais sur la route de Chênes-lès-Eau, ça me revient maintenant ; une carriole m'a dépassé, et le conducteur m'a crié de m'écarter en m'abreuvant d'injures. J'ai obéi, et puis j'ai repéré les traces de son véhicule : si je les suivais, elles me mèneraient sûrement à un refuge. J'ai donc continué ; je ne sentais plus mes pieds, si bien que j'avais moins mal mais trébuchais plus souvent. Il devait être très tard quand je suis arrivé à Chênes-lès-Eau. Un chien s'est mis à aboyer sur mon passage, et quelqu'un lui a crié de se taire. Les marques de roues conduisaient aux écuries ; je n'ai pas pu y entrer, mais il y avait un tas de paille et de fumier à l'extérieur. » Il eut un sourire torve et reprit d'un ton mi-figue mi-raisin : « J'ai appris que la paille sale et le fumier sont souvent chauds. »

J'acquiesçai de la tête puis me rappelai qu'il ne pouvait pas me voir. « En effet, dis-je.

— J'ai dormi un peu puis me suis réveillé alors que la ville commençait à s'animer. J'ai entendu une jeune fille chanter et j'ai reconnu une vieille chanson de la fête de l'Hiver, de l'époque où je vivais à Castelcerf. J'ai compris que la journée serait peut-être propice pour mendier ; les gens sont plus enclins à la bienveillance lors de festivités ; j'espérais donc obtenir de quoi manger un peu puis, si je tombais sur quelqu'un qui paraissait bien disposé, demander qu'on m'indique la direction de Flétribois.

— Tu venais donc me rejoindre. »

Il hocha lentement la tête, et sa main se dirigea à tâtons vers son gobelet de vin. Il s'en saisit, but une petite gorgée et le reposa. « Naturellement. Je m'étais donc mis à mendier, mais la boutiquière ne cessait de tempêter contre moi pour que je m'en aille ; j'aurais dû lui obéir, je le savais, mais j'étais

exténué, et la place que j'avais trouvée était à l'abri du vent. Le vent est cruel, Fitz ; un jour froid mais supportable quand l'air est immobile se transforme en supplice lorsqu'il se lève. » Sa voix mourut et il courba les épaules, comme transi de froid par le seul souvenir. « Et puis, hmm... un garçon est venu et m'a donné une pomme. Alors la boutiquière m'a injurié et a crié à son mari de me chasser ; le garçon m'a aidé à m'éloigner. Et... » Il se tut à nouveau, tournant la tête d'un côté et de l'autre ; il ne paraissait pas en avoir conscience. Il m'évoquait un chien de chasse qui cherche une piste. Soudain, les mots jaillirent de lui, plaintifs : « C'était si net, Fitz ! C'était le fils que je recherchais. L'enfant m'a touché, et j'ai vu par ses yeux ; j'ai perçu la force qu'il pourrait avoir un jour, si on le formait, si les Serviteurs ne le corrompaient pas. Je l'avais découvert, et je ne pouvais contenir ma joie. » Des larmes jaunâtres coulèrent de ses yeux et roulèrent sur ses joues balafrées. Je ne me rappelais que trop bien la requête qu'il avait tenté de me faire parvenir : chercher le « fils inattendu ». Son fils ? Un enfant qu'il avait engendré, malgré tout ce que je savais de lui ? Depuis que sa messagère était arrivée jusqu'à moi avant de mourir, j'avais passé en revue une dizaine de possibilités sur l'identité de la mère d'un tel fils.

« Je l'ai découvert, poursuivit le Fou. Et puis je l'ai perdu quand tu m'as frappé à coups de poignard. »

La honte et les remords m'engloutirent. « Je suis navré, Fou. Si je t'avais reconnu, jamais je ne t'aurais fait de mal. »

Il secoua la tête. Sa main semblable à une serre saisit sa serviette et il essuya ses larmes. Sa voix ressemblait à un croasement. « Que s'est-il passé, Fitz ? Que... qu'est-ce qui t'a poussé à vouloir me tuer ?

— Je t'ai cru dangereux, prêt à t'en prendre à un enfant. Je sortais à l'instant de la taverne en quête de ma petite fille.

— Ta fille ? » Son cri incrédule interrompit mes explications.

« Oui ; ma petite Abeille. » En dépit de tout, je souris. « Molly et moi avons eu un enfant ensemble, Fou, un bébé minuscule. Une fille.

— Non, fit-il d'un ton catégorique. Non. Tu n'avais aucun enfant dans aucun des avènements que j'ai vus. » Il avait le front plissé, et, sur son visage couturé de cicatrices, j'avais du mal à lire ses émotions, mais il avait l'air presque furieux. « Je l'aurais vu, j'en suis sûr ! Je suis le véritable Prophète blanc ; je l'aurais vu. » Il abattit sa main sur la table, sursauta de douleur et la serra contre sa poitrine. « Je l'aurais vu, répéta-t-il plus bas.

— Pourtant, c'est le cas, murmurai-je. C'est difficile à croire, je sais, et nous-mêmes étions persuadés que c'était impossible. Molly me disait que le temps des grossesses était passé pour elle. Mais elle a eu Abeille, notre petite fille.

— Non », dit-il avec obstination. Il pinça les lèvres, et soudain son menton se mit à trembler comme celui d'un enfant. « Ça ne se peut pas, Fitz ; ça ne se peut pas. Comment serait-ce vrai ? Si je n'ai pas vu un événement d'une telle ampleur dans ta vie, qu'ai-je manqué d'autre ? Sur combien d'autres points me suis-je trompé ? Ai-je fait erreur sur moi-même ? » Il se tut. Ses yeux aveugles balayaient l'espace, essayant de me trouver. « Fitz, ne te mets pas en colère, mais je dois poser la question. » Il hésita, puis demanda dans un souffle : « Es-tu sûr ? Peux-tu être certain ? As-tu la certitude que l'enfant est de toi, et pas seulement de Molly ?

— Elle est de moi », répondis-je sèchement. Pourquoi me sentais-je à ce point insulté ? « Il n'y a pas de doute, ajoutai-je d'un ton de défi. Elle a le type des Montagnes, comme ma mère.

— Mère dont tu n'as quasiment aucun souvenir.

— Suffisamment pour affirmer que ma fille tient d'elle. Et je me rappelle assez Molly pour savoir qu'Abeille est de moi sans équivoque possible. Ce n'est pas digne de toi, Fou. »

Il baissa les yeux. « Il n'y a plus grand-chose qui soit digne de moi », dit-il. Il se leva et trébucha, ébranlant la table. « Je retourne me coucher ; je ne me sens pas bien. » Il s'éloigna d'un pas traînant, une main déformée devant lui tandis que l'autre se serrait près de son menton dans un geste protecteur.

« Je sais que tu n'es pas bien, répondis-je, soudain contrit de ma brutale rebuffade. Tu n'es pas toi-même, Fou ; mais tu le redeviendras. Tu le redeviendras.

— Penses-tu ? » fit-il. Il ne s'était pas retourné. « Je n'en suis pas convaincu. J'ai passé plus de dix ans au milieu de gens qui affirmaient que je n'étais pas celui que je croyais ; non le Prophète blanc, mais un garçon aux rêves trop imaginatifs. Et ce que tu viens de m'apprendre m'incite à me demander s'ils n'avaient pas raison. »

J'avais mal de le voir ainsi défait. « Fou, rappelle-toi ce que tu m'as dit il y a bien longtemps : nous vivons à présent dans un temps que tes visions ne t'ont jamais montré ; un temps où nous sommes tous les deux en vie. »

Sans répondre, il parvint au lit, le suivit à tâtons puis se tourna et s'assit ; enfin, il s'effondra plus qu'il ne s'allongea, tira les couvertures par-dessus sa tête et ne bougea plus.

« Je te dis la vérité, mon vieil ami, repris-je. J'ai une fille, très jeune, dépendante de moi, et que je ne puis abandonner. Je dois l'élever, l'instruire et la protéger ; c'est un devoir que je n'ai pas le droit de refuser, et que je ne veux pas refuser. » Je débarrassai la table tout en parlant, nettoyai les morceaux de viande qu'il avait laissés tomber et rebouchai le vin. Je m'interrompis, et mon cœur se serra en n'entendant nulle réponse de sa part. Je continuai : « Ce que tu m'as demandé hier soir, j'y serais prêt, pour toi ; tu le sais. Je le ferais si je le pouvais. Mais écoute-moi aujourd'hui comme je t'ai écouté : pour mon bien et celui de mon enfant, comprends que je dois te dire non – pour le moment. »

Le silence se déroula comme une pelote de fil qu'on a laissée choir. J'avais prononcé les paroles que je devais prononcer, et il finirait par s'imprégner de leur sens. Il n'était ni égoïste ni cruel, et il reconnaîtrait le bien-fondé de mes propos. Je ne pouvais l'accompagner nulle part, quelle que fût la nécessité de l'acte qu'il attendait de moi : j'avais une enfant à élever et à protéger ; Abeille devait passer avant tout. Je me rendis à son chevet et lissai les couvertures de mon côté. Il s'était peut-être endormi, aussi parlai-je tout bas.

« Je ne peux pas rester ce soir ; Umbre m'a confié une mission, et je ne reviendrai peut-être que très tard. Tu pourras demeurer seul ? »

Toujours pas de réponse. Avait-il sombré si vite dans le sommeil ou bien boudait-il ? *N'insiste pas, Fitz*, me dis-je. Il était malade ; c'était de repos qu'il avait le plus besoin.

2

SIRE GRANIT

Qu'est-ce qu'un secret ? C'est beaucoup plus qu'une information qu'on partage avec quelques personnes choisies, voire avec une seule. C'est du pouvoir ; c'est un lien ; ce peut être une marque de profonde confiance, ou bien la plus terrible menace imaginable.

Il y a du pouvoir dans la conservation d'un secret, et du pouvoir dans sa révélation. Il faut parfois faire preuve de beaucoup de discernement pour savoir quelle voie mène à la plus grande influence.

Tous ceux qui désirent du pouvoir doivent collectionner les secrets ; aucun n'est trop petit pour avoir de la valeur : chacun place ses propres secrets bien au-dessus de ceux des autres. Une fille de cuisine pourra préférer trahir un prince plutôt que laisser divulguer le nom de son amant.

Ne dispensez les secrets que vous avez accumulés qu'avec frugalité : beaucoup perdent tout pouvoir une fois révélés. Soyez encore plus prudents avec vos propres secrets, de crainte de devenir un pantin dont quelqu'un d'autre tire les ficelles.

L'autre outil de l'assassin, Confiance Maigeline

Je n'avais guère mangé, mais j'avais perdu l'appétit. Je débarrassai la table. Le Fou dormait ou faisait très bien semblant, et je me résignai à son silence. Non sans inquiétude, j'enfilai le vêtement qu'Umbre m'avait fourni pour la visite de sire Granit ; il m'allait bien, encore qu'il fût plus large au niveau de la poitrine et du ventre que je ne m'y attendais, et, à ma grande surprise, je m'y sentis à l'aise. Je transférai certains instruments d'une poche dissimulée à une autre, puis m'assis pour mettre les chaussures. Elles avaient des talons plus hauts que je n'en avais l'habitude, et elles s'étendaient bien au-delà de mes orteils pour s'achever en une pointe relevée et ornée de petits glands ; je fis quelques pas hésitants puis effectuai cinq allers et retours sur la longueur de la chambre avant de me convaincre que j'étais capable de me déplacer avec assurance et sans trébucher.

Umbre disposait d'un grand miroir d'excellente qualité destiné autant à satisfaire sa coquetterie qu'à former ses apprentis. Je me rappelle encore une longue nuit où il m'avait obligé à me tenir devant cette glace pendant un tour de garde presque complet et à m'exercer à sourire d'un air sincère, puis désarmant, puis sarcastique, puis humble... La liste était interminable, et au bout d'un moment mon visage n'était plus que douleur. Je pris un candélabre et contemplai sire Granit de Hautpic. Il y avait aussi un chapeau, qui évoquait plutôt un sac mou, bordé de broderie argentée et d'une rangée de boutons décoratifs, auquel s'incorporait une ravissante perruque aux boucles brunes. Je m'en coiffai et me demandai s'il était normal que l'ensemble s'inclinât autant sur le côté.

Umbre gardait sur un large plateau tout un assortiment de bijoux. Je choisis deux bagues tape-à-l'œil en espérant qu'elles ne me verdiraient pas les doigts, puis je mis de l'eau à chauffer, me rasai et m'examinai à nouveau. Je m'étais résigné à l'idée de quitter discrètement la pièce sous les vêtements odorants des anciens appartements de dame Thym quand je perçus un léger courant d'air. Je m'immobilisai, l'oreille tendue, et, juste au bon moment, demandai : « Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de me confier le secret de l'ouverture de cette porte ?

— Sans doute, maintenant que tu joues sire Granit et occupes l'appartement en dessous. » Umbre sortit de derrière le mur, s'arrêta puis hocha la tête d'un air approbateur devant ma tenue. « Le levier n'est pas là où tu t'y attendrais ; il n'est même pas sur ce mur. Regarde ici. » Il s'approcha de la cheminée, fit pivoter une brique enveloppée de son mortier, et me montra une tige de fer noir. « Il est un peu dur ; je demanderai au petit de le graisser. » Et, ce disant, il tira le levier, et le courant d'air s'éteignit soudain.

« Comment ouvrez-vous la porte depuis mon ancienne chambre ? » J'avais perdu le compte des heures que j'avais passées, enfant, à chercher ce levier.

Il soupira puis sourit. « L'un après l'autre, mes secrets tombent dans ton escarcelle ; j'avoue m'être toujours amusé de ton incapacité à percer celui-ci. Je pensais que tu finirais par le découvrir ne serait-ce que par accident. C'est dans les rideaux ; ferme-les complètement, puis tire encore un coup ; tu n'entendras ni ne verras rien, mais tu pourras ouvrir la porte en la poussant. Voilà, tu es au courant maintenant.

— Je suis au courant, répétais-je. Après un demi-siècle d'interrogation.

— Un demi-siècle ? Tu exagères !

— J'ai soixante ans, répondis-je ; et vous m'avez embauché alors que je n'avais pas dix ans. Donc, ça fait un demi-siècle, voire un peu plus.

— Ne me rappelle pas mon âge, fit-il en s'asseyant avec un soupir. Ce n'est pas juste de ta part d'évoquer le temps qui passe alors qu'il ne paraît avoir aucune emprise sur toi. Un peu plus en arrière, le chapeau ; oui, comme ça. Avant de descendre, nous allons te rougir un peu le nez et aviver tes pommettes pour donner l'impression que tu as déjà commencé à boire. Et nous allons t'épaissir les sourcils. » Il pencha la tête pour me regarder d'un air critique. « Ça devrait suffire pour empêcher qu'on te reconnaisse. Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en attirant à lui le paquet destiné à Abeille.

— Un colis que je voudrais envoyer tout de suite à Flétri-bois ; des choses pour ma fille. J'ai dû la quitter brusquement

et d'une manière très singulière. C'est la première fête de l'Hiver depuis la mort de sa mère, et j'avais espéré la passer avec elle.

— Il partira dans la journée, promet-il d'un ton grave. J'ai expédié une petite troupe de gardes chez toi ce matin ; si j'avais su que tu avais un message, je le leur aurais confié. Ils voyageront vite.

— Le paquet contient de petits cadeaux que j'ai achetés au marché pour elle, pour lui faire une surprise un peu tardive. Une seconde... Vous avez envoyé une troupe de gardes ? Pourquoi ?

— À quoi penses-tu, Fitz ? Tu as laissé là-bas Évite et Fitz-Vigilant sans protection, sans même un garde à la porte. Par chance, j'ai un ou deux gaillards sur place qui connaissent leur travail, sans guère de muscle mais avec des yeux perçants. Ils avertiront Lant s'ils repèrent le moindre danger. Et, si le temps le permet, ma troupe sera là dans trois jours ; ces hommes sont un peu bruts, mais j'ai observé que leur commandant les tenait bien. Le capitaine Robuste les bride sévèrement jusqu'au moment de les lâcher ; et alors rien ne les arrête. » Il paraissait très satisfait de son choix. Il tambourina du bout des doigts sur le bord de la table. « Encore que le pigeon du jour ne soit pas arrivé, mais ça se produit parfois par mauvais temps.

— Le pigeon du jour ?

— Je ne laisse rien au hasard, Fitz, et je garde l'œil sur mes proches ; tu es inclus dans le lot, malgré toutes les années depuis lesquelles tu vis là-bas. Aussi, quand un pigeon se présente sans message, je sais que tout va bien pour Lant et pour Évite. Simple logique. »

Je savais qu'il disposait d'un informateur au moins à Flétribois, mais j'ignorais qu'un rapport lui parvenait quotidiennement. Enfin, pas un rapport. Plutôt un pigeon sans message, qui signifiait que tout allait bien. « Umbre, je suis désolé de n'avoir pas pensé à la sécurité d'Évite et FitzVigilant en amenant le Fou ici. Vous me les avez confiés, mais j'ai bien peur que cette situation épouvantable ne m'ait tout fait oublier. »

Il hochait la tête pendant que je parlais, le visage grave. Je l'avais déçu. Il s'éclaircit la gorge et changea de sujet sans chercher à s'en cacher. « Eh bien, penses-tu pouvoir endosser le rôle de sire Granit pour deux ou trois soirées ? Il me serait très pratique d'avoir quelqu'un qui se mêle à la foule et qui sache à la fois écouter et conduire une conversation là où il le veut.

— Je dois en être encore capable. » Je me fusse senti gêné de lui faire faux bond ; je me devais de lui rendre au moins ce service. « Qu'espérez-vous découvrir ?

— Oh, comme d'habitude ; tout ce qui présente un intérêt : qui cherche à passer des accords dans le dos de la couronne ? Qui propose des pots-de-vin pour obtenir de meilleures conditions commerciales ? Quel est le sentiment général sur la façon d'apaiser les dragons ? Naturellement, les renseignements les plus précieux que tu pourras glaner sont les petits détails auxquels nous ne nous attendons pas.

— Avez-vous des cibles précises ?

— Cinq. Non, six, peut-être. » Il se gratta l'oreille. « Je compte sur toi pour trouver une piste et la suivre. Je puis te faire quelques suggestions, mais tiens-toi à l'écoute de toute proposition intéressante. »

Et il passa les heures suivantes à me mettre au courant des différentes oscillations du pouvoir actuellement en jeu dans les Six-Duchés. Il me décrivit les quatre hommes et les deux femmes que je devais surveiller et dont je devais tout apprendre, jusqu'à leurs boissons préférées, lesquels s'adonnaient à la fumée, et quel couple se voyait, d'après la rumeur, à l'insu de leurs conjoints respectifs. Il m'enseigna rapidement ce qu'il me fallait savoir sur l'extraction du cuivre afin que je pusse au moins paraître m'y connaître, et me conseilla d'observer un silence entendu si l'on me posait des questions précises sur mes activités ou sur le nouveau filon que mes équipes auraient découvert.

Ainsi, je remis à nouveau ma vie et mon temps entre les mains du vieillard. Il ne serait pas juste de dire que j'oubliai mon chagrin pour Molly, que je cessai de m'inquiéter pour

Abeille ou que je me résignai au déclin du Fou ; je sortis quelque temps de mon existence pour rentrer dans une autre où je n'avais qu'à suivre les directives d'Umbre et lui rendre compte de ce que j'apprenais. J'y puisai un profond réconfort ; je me sentais comme revigoré de découvrir que, malgré tout ce que j'avais vécu, les êtres chers que j'avais perdus, mes craintes et mes soucis quotidiens, je restais Fitz et que c'était un rôle que je jouais encore très bien.

Quand il eut terminé son cours, il indiqua le lit du Fou d'un mouvement de la tête. « Comment va-t-il ?

— Il n'est pas lui-même ; il souffre et est émotionnellement fragile. Je l'ai contrarié, et il est retourné se coucher pour s'endormir aussitôt.

— Rien d'étonnant. Tu as bien fait de le laisser se reposer. » Il prit le paquet d'Abeille, le soupesa et eut un sourire indulgent. « À mon avis, aucun enfant du château de Castelcerf ne recevra une masse plus lourde de cadeaux pour la fête. J'ai un excellent courrier ; il partira ce soir avec ton colis.

— Merci », fis-je avec humilité.

Il pointa un geste négligent puis sortit en emportant le paquet. J'empruntai l'escalier dérobé pour descendre à la chambre que j'occupais adolescent, et je fermai la porte derrière moi. Je m'arrêtai un instant pour admirer la mise en scène : il y avait un coffre de voyage de bonne qualité, mais couvert de poussière et abîmé comme s'il venait de loin ; il était ouvert et en partie vidé, certains vêtements jetés sur le fauteuil. Plusieurs des habits apparemment neufs arboraient quantité de boutons. J'examinai rapidement le contenu du coffre. Outre différentes tenues à ma taille et auxquelles on avait donné un air un peu usé, il se trouvait tout ce qu'un homme peut emballer pour un séjour prolongé ; quiconque s'aviserait de crocheter ma serrure et d'inspecter mes affaires se convaincrerait à coup sûr que j'étais sire Granit ; même les mouchoirs portaient son monogramme. J'en fourrai un dans ma poche et descendis me joindre aux réjouissances de la veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf.

Et je passai une soirée de pur bonheur. Il y avait de la musique, des mets excellents, et les alcools de toutes sortes coulaient à flots. Certains savouraient de la fumée issue de petits braseros à leur table ; les demoiselles dans leurs plus beaux atours faisaient outrageusement les coquettes avec des jeunes gens en habits de couleurs vives et malcommodes – pleins de boutons. Et je n'étais pas le seul à porter des chaussures à talons avec l'extrémité relevée ; les miennes comptaient même parmi les plus discrètes à cet égard. Les danses enlevées de la fête en prenaient des allures de concours d'agilité, et plus d'un jeune homme se retrouva tout penaud à la suite d'une glissade inopportune.

Je ne connus qu'un seul moment d'inquiétude, et ce fut quand je remarquai Trame à l'autre bout de la salle. Je perçus le maître de Vif de Castelcerf d'une façon que je ne saurais décrire. J'ignore comment, lorsqu'il tendit son Vif vers moi en se demandant pourquoi je lui semblais familier, je sentis le contact de la magie ; je me détournai aussitôt et inventai un prétexte pour quitter les lieux. Je ne le revis pas ce soir-là.

Je repérai les personnes qu'Umbre m'avait prié de trouver et m'insinuai dans leurs conversations. Je fis semblant de boire beaucoup et m'amusai énormément à jouer un nobliau éméché qui se vantait sans élégance de la nouvelle richesse de son domaine. Je me mêlai aux marchands et autres négociants et restai à l'écart de l'estrade où les aristocrates et la famille royale s'entretenaient avec les envoyés commerciaux de Terrilville, Jamaillia et Kelsingra. Je ne fis qu'entrevoir dame Kettricken, vêtue d'une robe simple, jaune clair avec un ourlet bleu de Cerf.

Le roi Devoir et la reine Elliania firent un tour de la salle à pas lents, recevant les hommages des nobliaux et des marchands influents, et les saluant en retour. Le souverain se montrait solennel et royal, ainsi qu'il seyait ; depuis peu, il se laissait pousser une barbe bien entretenue qui ajoutait à sa majesté. La reine souriait, la main sur le bras de son époux, la couronne posée sur ses boucles noires coupées court, à peine plus longues que les miennes ; j'avais appris qu'elle ne

se laissait plus pousser les cheveux depuis qu'elle avait perdu une fille en bas âge. Ce signe de deuil inachevé me troublait alors même que je ne le comprenais que trop bien, mais j'étais heureux de la voir participer à la soirée.

La sauvageonne que j'avais vue sauter des obstacles avec son poney n'était plus une enfant. Étant donné sa taille menue et sa chevelure noire, on eût pu s'attendre à ce que Kettricken, grande et blonde, ancienne reine des Six-Duchés, dominât les festivités, mais il n'en était rien. Toutes deux avaient passé un accord bien des années auparavant, et leurs rôles respectifs s'équilibraient. Tandis que Kettricken encourageait le royaume à adopter de nouvelles coutumes, de nouveaux partenaires commerciaux et de nouvelles techniques, Elliania était une traditionaliste ; son éducation matriarcale dans les îles d'Outre-mer l'avait pétrie d'assurance dans son droit à régner. Ses deux fils marchaient derrière elle, impeccables dans leurs habits bleu de Cerf, mais sur leurs boutons d'argent figurait le narval bondissant de leur mère. Je les avais connus bébés puis jeunes garçons, mais ce temps était loin désormais ; c'étaient de jeunes hommes à présent, et le prince Intégrité portait la couronne sans fioriture du roi-servant. Le prince Prospère était très proche de sa mère, mais il avait le front des Loinvoyant. Je souris au passage de la famille royale, et des larmes de fierté me piquèrent les yeux. C'était grâce au Fou et à moi que la paix entre les Six-Duchés et les îles d'Outre-mer régnait enfin. Je feignis de tousser pour m'essuyer les yeux, puis je me détournai en hâte et m'enfonçai dans la foule. Jamais sire Granit ne se conduirait ainsi. *Maîtrise-toi, Fitz.*

Umbre et moi avions jugé que mon personnage avait un cœur de marchand cupide sous son titre ; il ne nourrissait nul sentiment en faveur de ses souverains et n'abritait qu'une détermination inflexible à garder pour lui autant d'argent des taxes que possible. Je jouai parfaitement mon rôle. À chaque petit noble qui daignait se présenter à moi, je me plaignais de la part de mes taxes qui avaient servi à financer ces festivités et je grognais à l'idée que mon argent était utilisé à subventionner des troupeaux pour nourrir des dragons. Des dragons ! À ceux qui avaient la malchance d'habiter près des

territoires de chasse de ces créatures la responsabilité de les nourrir, ou bien de déménager. Ce n'était pas à moi de payer pour leurs mauvais choix ! Je m'insinuais dans les conversations à proximité de mes cibles et m'assurais que mes quéri-monies étaient audibles.

Je m'attendais à ce qu'un de nos nobles invités fût le premier à proposer de contourner les collecteurs de taxes des Six-Duchés, mais ce fut finalement un jeune homme de Bauge qui m'aborda. Ce n'était ni un seigneur ni un marchand, mais le fils d'un homme qui pilotait des gabarres sur le fleuve ; souriant, il s'adressa à moi d'un ton aimable et s'efforça de m'abreuver d'alcool. Ce n'était pas une des cibles d'Umbre, mais ses sous-entendus, selon lesquels il y avait de l'argent à gagner pour celui qui savait comment éviter les agents des taxes sur les ports fluviaux et maritimes, me donnèrent à penser que c'était une piste intéressante. Par le biais de l'Art, je contactai Umbre et me rendis compte que mon vieux mentor se servait de l'énergie de Lourd pour l'aider à garder l'œil non seulement sur le roi Devoir mais sur plusieurs membres du clan. Je réduisis ma communication avec lui le plus possible et attirai son attention sur mon compagnon de beuverie.

Ah ! Bien joué ! Ce fut tout, mais je perçus sa satisfaction, et je sus que je lui avais fourni le renseignement qui éclairait une énigme qu'il cherchait à résoudre.

Je me séparai du jeune homme et passai les heures suivantes à me mêler à la foule et à bavarder. La fête de l'Hiver était une date importante, et tous les ducs et duchesses du royaume étaient là. La duchesse Célérité de Béarns avait vieilli en beauté ; il y avait bien, bien longtemps, elle s'était amourachée de FitzChevalerie. J'espérais qu'elle avait vécu une belle existence. Le petit garçon qui trottait derrière elle était sans doute son petit-fils, voire son arrière-petit-fils. La salle grouillait de monde, non seulement de nobles mais de serviteurs et de négociants, moins nombreux que je n'en eusse reconnus vingt ans plus tôt ; les nasses du temps en avaient entraîné beaucoup hors de cette vie.

La soirée s'avancait, la presse des corps et l'agitation des danseurs réchauffaient l'atmosphère. Je ne fus pas étonné quand le jeune commerçant fluvial vint me trouver pour me présenter un capitaine très chaleureux venu de Terrilville ; il s'identifia comme un Nouveau Marchand et m'annonça tout de go qu'il ne supportait pas le système terrilvillien de dîmes et de levées sur les biens étrangers. « Les Anciens Marchands sont englués dans leurs traditions ; s'ils refusent de se débarrasser du passé et de comprendre qu'ils doivent ouvrir la porte à un commerce soumis à moins de restrictions, ma foi, il y en a qui trouveront à entrer par une fenêtre. » Je hochai la tête et demandai si je pouvais passer le voir le lendemain de la fête de l'Hiver ; il me remit une petite plaque de bois avec le nom de son bateau et le sien écrits sur la surface lisse. Il séjournait au Limier sanglant près des entrepôts et se dit impatient de ma visite. Encore un poisson pour les filets d'Umbre.

Je pris un peu de temps pour moi et m'installai près d'un des petits âtres pour écouter un ménestrel réciter un conte traditionnel de la fête de l'Hiver. Quand j'allai chercher du cidre glacé, une jeune femme qui avait trop bu m'attrapa par le bras et m'intima l'ordre de lui accorder la danse suivante. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans, et je vis soudain en elle une enfant étourdie dans un lieu dangereux. Où étaient ses parents, et comment pouvaient-ils la laisser seule et ivre au milieu des festivités ?

Mais je me lançai avec elle dans une des vieilles danses à deux, et, malgré mes chaussures excentriques et mes hauts talons, je parvins à garder le rythme et à respecter les pas. C'était une danse enlevée, et ma cavalière était une jolie fille aux boucles brunes, aux yeux marron et aux jupes de différentes teintes de bleu. Pourtant, à la fin, je débordais d'un sentiment de solitude et de tristesse pour toutes les années qui se trouvaient désormais derrière moi. Je remerciai la demoiselle, la raccompagnai à un siège proche et m'éclipsai. La veille de la fête de l'Hiver était finie pour moi, et je ressentis soudain douloureusement l'absence d'une petite main dans

la mienne et de deux grands yeux bleus levés vers moi. Pour la première fois de ma vie, je regrettai que ma petite fille ne possédât pas l'Art, pour que je pusse la contacter malgré les étendues neigeuses qui nous séparaient et lui assurer que je l'aimais et qu'elle me manquait.

Je regagnai ma chambre, certain qu'Umbre aurait tenu parole : à coup sûr, un messager était déjà en selle et se dirigeait vers Flétribois, mon colis et mon message dans sa besace. Mais plusieurs jours s'écouleraient avant qu'Abeille les reçût et apprît que j'avais pensé à elle au milieu des festivités. Pourquoi avais-je toujours refusé la proposition d'Umbre d'installer un apprenti d'Art à Flétribois, capable en mon absence de me transmettre nouvelles et messages ? Cela n'eût pas été la même chose que prendre ma fille dans mes bras et la faire virevolter à minuit, mais c'eût été mieux que rien.

Je t'aime, Abeille, artisai-je comme si ma pensée lancée en l'air pouvait lui parvenir par quelque miracle. Je sentis le frôlement de la réaction commune d'Ortie et d'Umbre : j'avais assez bu pour la soirée. Et ils avaient peut-être raison, car j'ajoutai à leur intention : *Elle me manque tellement !*

Aucun ne sut quoi répondre, aussi leur souhaitai-je bonne nuit.

L'ENLÈVEMENT D'ABEILLE

Parfois, il est vrai, un grand meneur apparaît qui, par la vertu de son charisme, persuade les autres de le suivre sur une voie conduisant à un monde meilleur. Certains veulent faire croire que, pour provoquer de grands, de puissants changements, il faut être soi-même ce meneur.

La vérité, c'est que des dizaines, des centaines, des milliers de gens ont concouru à l'émergence de ce chef. La sage-femme qui a accouché sa grand-mère est aussi essentielle à ce moment que l'homme qui a ferré son cheval afin qu'il puisse aller rassembler ses partisans. L'absence d'une seule de ces personnes peut jeter le meneur à bas de son pouvoir aussi vite qu'une flèche en plein cœur.

Ainsi, le changement n'exige ni capacité militaire ni disposition impitoyable au meurtre ; la connaissance de l'avenir n'est pas nécessaire non plus. Avec l'appui des archives de centaines de Blancs prescients, n'importe qui peut devenir Catalyseur, n'importe qui peut précipiter l'infime modification qui fait tomber l'un et propulse l'autre à sa place. C'est là ce que des centaines de Serviteurs avant vous ont rendu possible ; nous ne dépendons plus d'un seul Prophète blanc pour trouver une voie meilleure. Il est maintenant

possible pour les Serviteurs d'aplanir le chemin que nous cherchons tous à suivre.

Instructions, Serviteur Imakiahen

Les flocons de neige tombaient comme des étoiles blanches du ciel noir. J'étais sur le dos et je regardais la nuit. La neige froide qui fondait sur ma figure m'avait réveillée – non du sommeil, mais d'une étrange immobilité. Je m'assis lentement avec une sensation de vertige accompagnée de nausée.

Je percevais des bruits et des odeurs depuis un certain temps. Dans ma stupeur, l'arôme de la viande rôtie de la fête de l'Hiver me faisait saliver, et le crépitement des grosses bûches me donnait envie de m'approcher de la cheminée de la grand-salle. Un ménestrel accordait des binious de mer, les instruments à vent traditionnels aux sonorités les plus graves.

Mais j'avais les yeux bien ouverts à présent, et ce que je voyais m'emplit d'horreur. Ce n'étaient pas les réjouissances de la fête de l'Hiver ; c'était l'opposé d'une réunion destinée à chasser les ténèbres de nos maisons. C'était la destruction à l'état pur : les écuries brûlaient, et l'odeur de viande grillée provenait des chevaux et des hommes morts ; les longues notes basses que j'avais prises pour la mise en route d'instruments de musique étaient les gémissements des gens de Flétribois.

Mes gens.

Je me frottai les yeux en me demandant ce qui s'était passé. J'avais les mains lourdes et molles, sans aucune force ; d'énormes mouffes en fourrure les enveloppaient – à moins que ce ne fussent d'énormes pattes velues ? Qui n'étaient pas les miennes ?

Un sursaut. Étais-je moi ? Ou étais-je quelqu'un d'autre qui pensait mes pensées ? Un frisson de terreur me parcourut. « Je suis Abeille, fis-je tout bas. Je suis Abeille Loinvoyant. Qui a attaqué ma maison ? Et comment suis-je arrivée ici ? »

J'étais chaudement emmitouflée pour me protéger du froid, installée comme une reine dans un traîneau qui ne m'évoquait

rien ; il était magnifique, et deux chevaux blancs au harnais rouge et argent attendaient stoïquement de le tirer. De part et d'autre du siège du conducteur, d'ingénieux crochets en fer forgé supportaient des lanternes vitrées, ornées de manuscrits roulés en métal, qui illuminaient le banc rembourré prêt à accueillir le pilote et un passager, et les bords gracieusement incurvés de l'arrière. Je voulus tendre la main pour caresser le bois finement poncé, mais j'en fus incapable : j'étais enroulée dans des couvertures et des fourrures si lourdes qu'elles enserraient ma carcasse somnolente comme des cordes. Le traîneau se trouvait au bord de l'allée qui menait à l'entrée principale de Flétribois ; les portes grandioses étaient à présent défoncées et inutilisables.

Je secouai la tête pour la débarrasser des brumes qui l'encombraient. Il fallait que je fasse quelque chose ! Je devais réagir, mais je me sentais lourde et molle comme un sac de linges mouillés. Je ne me rappelais pas comment on m'avait ramenée à Flétribois, ni revêtue d'une épaisse robe en fourrure et empaquetée dans un traîneau. Comme si je remontais le fil de ma journée dans l'espoir de me remémorer où j'avais perdu un gant, je tâchai de mettre de l'ordre dans mes souvenirs. Je me trouvais dans la salle de classe avec les autres enfants ; Allègre, l'intendant, qui, moribond, nous intimait de nous sauver ; j'avais caché mes compagnons dans le passage secret des murs de Flétribois, mais ils m'avaient refermé la porte au nez ; la fuite avec Persévérance ; il avait reçu une flèche ; j'avais été capturée ; et j'en avais été très heureuse. Je ne me rappelais rien d'autre, mais on m'avait ramenée à Flétribois dans un épais manteau de fourrure et enveloppée d'une dizaine de couvertures. Et j'étais maintenant là, dans un traîneau, à regarder brûler mes écuries.

Je détournai les yeux des flammes orange qui bondissaient, et observai la maison. Des gens, tous ceux que j'avais connus toute ma vie, étaient rassemblés devant les hautes portes de Flétribois ; ils ne portaient pas des vêtements d'extérieur, mais ceux qu'ils avaient mis ce matin même pour l'ouvrage qui les attendait dans la demeure. Serrés les uns contre les autres, ils

s'efforçaient de se réchauffer en croisant les bras sur la poitrine ou en s'accrochant entre eux. Je distinguai plusieurs silhouettes plus petites, et, malgré le flou de ma vision, je finis par comprendre qu'il s'agissait des enfants que j'avais cachés ; contre mon admonestation sévère, ils étaient sortis et s'étaient ainsi trahis. L'esprit engourdi, je rapprochai lentement l'incendie des écuries et la présence des enfants au-dehors ; peut-être avaient-ils eu raison de quitter leur cachette ; peut-être les assaillants allaient-ils mettre le feu au corps de logis principal.

Les assaillants... Je fermai les yeux, les paupières serrées, puis les rouvris, espérant éclaircir ma vision et mes pensées.

Cette attaque était incompréhensible. Je ne nous connaissais nul ennemi, nous étions situés très loin dans les terres du duché de Cerf, et les Six-Duchés n'étaient en guerre avec personne. Pourtant ces étrangers nous avaient agressés et avaient pénétré chez nous de force.

Pourquoi ?

Parce qu'ils voulaient s'emparer de moi.

Cette idée était absurde, et cependant elle paraissait exacte. Ils étaient venus m'enlever ; des hommes armés et à cheval m'avaient donné la chasse – nous avaient donné la chasse. *Oh, Persévérance !* Son sang qui coulait entre mes doigts. Était-il mort ou bien se cachait-il ? Comment étais-je revenue à Flétribois ? Un des hommes m'avait saisie et ramenée. La femme qui menait apparemment l'attaque s'était réjouie de me voir et m'avait dit qu'elle m'emmenait chez moi, là où était ma place. Je fronçai les sourcils : j'avais éprouvé un grand bonheur à entendre ces mots, le sentiment d'être aimée. Qu'est-ce qui m'avait pris ? L'homme-brouillard m'avait saluée et accueillie comme son frère.

Alors que j'étais une fille. Mais je ne l'avais pas relevé ; j'étais si pleine de joie de les voir que je pouvais à peine parler. J'avais ouvert les bras à l'homme-brouillard et à la femme replète et maternelle qui m'avait tirée des griffes du pirate qui m'étouffait. Mais après cela... Je me rappelais une blancheur tiède, rien de plus. Ce souvenir n'avait aucun sens, mais la

honte m'envahissait pourtant lorsqu'il me revint. J'avais embrassé la femme qui avait fait entrer ces tueurs chez moi.

Je tournai lentement la tête. J'avais l'impression de ne rien pouvoir faire rapidement, ni bouger, ni penser. Je me remémorai peu à peu une mauvaise chute, du haut d'un cheval au galop. M'étais-je cogné la tête ? Cela expliquait-il mon état ?

J'avais les yeux fixés sur les écuries en feu. Deux hommes s'en approchèrent, transportant quelque chose – des gens de Flétribois, dans notre tenue jaune et verte, tirés à quatre épingles, pour une fête de l'Hiver qui avait tourné au massacre de l'Hiver. J'en reconnus un, Lin, notre berger. Leur charge pendait entre eux ; c'était un cadavre. Autour des écuries en proie aux flammes, la neige s'était transformée en boue. Ils continuaient d'avancer à pas lourds, toujours plus près des flammes. Allaient-ils pénétrer dans le brasier ? Mais ils finirent par s'arrêter. « Un, deux, trois ! » La voix de Lin se fêla tandis qu'ils balançaient le corps en rythme puis le lâchaient ; il vola jusque dans la gueule rouge du bâtiment incendié. Alors ils firent demi-tour et, telles des marionnettes qui traversent une scène, ils s'éloignèrent des écuries.

Était-ce pour cela qu'elles brûlaient ? Pour éliminer les cadavres ? Un bon feu de joie constituait un moyen efficace de s'en débarrasser, j'avais appris cela de mon père. « Papa ? » fis-je tout bas. Où était-il ? Viendrait-il me secourir ? Pouvait-il secourir tous nos gens ? Non, il était parti à Castelterf ; il m'avait laissée pour se rendre au château de Castelterf afin de sauver le vieux mendiant aveugle. Ni lui ni personne ne viendrait à mon secours ni à celui de nos gens.

« Je suis plus intelligente que ça », murmurai-je involontairement, comme si une partie de moi-même s'efforçait de réveiller la créature engourdie, apathique que j'étais devenue. Je parcourus les alentours du regard, craignant qu'on ne m'eût entendue. Les intrus ne devaient pas m'entendre parler, parce que... sinon... sinon, ils sauraient. Ils sauraient quoi ?

« Ils sauraient qu'ils ne me tiennent plus en leur pouvoir. »

J'avais chuchoté encore plus bas. Les différentes parties qui me composaient se rassemblaient ; immobile dans mon nid

chaud, je repris les rênes de mon esprit et récupérai mes forces. Je ne devais pas me trahir avant d'être en mesure d'agir. On avait amoncelé dans le traîneau des fourrures et des couvertures en laine prises dans la maison, mais l'épaisse robe de fourrure blanche, moelleuse et trop grande pour moi, qui m'enveloppait ne venait pas de Flétribois ; j'ignorais de quel animal elle provenait et elle avait une odeur que je ne connaissais pas. Un couvre-chef de la même fourrure me coiffait. Je déplaçai mes mains protégées par leurs mouffes pour les dégager des lourdes couvertures. On m'avait rangée là comme un trésor volé ; c'était moi qu'on emportait – moi et pas grand-chose d'autre. Si ces gens étaient venus piller le domaine, les chariots de Flétribois déborderaient des objets de valeur de ma maison, mais il n'y avait rien de tel nulle part, pas même nos chevaux rassemblés, prêts à être emmenés. Ils n'emportaient que moi, et ils avaient tué Allègre pour me prendre.

Qu'allaient-ils faire des autres ?

Je relevai la tête. Les domestiques de Flétribois se tenaient entre des feux de moindre étendue, réunis comme du bétail au milieu de la cour enneigée ; certains en soutenaient d'autres, et la douleur et l'horreur déformaient tant leurs visages que je n'osais pas les reconnaître. Les brasiers, alimentés par les meubles magnifiques de la propriété, ne servaient pas à les réchauffer mais à les éclairer afin qu'ils ne pussent s'échapper. La plupart des assaillants étaient montés sur des chevaux ; ce n'étaient pas nos animaux ni nos selles : je n'en avais jamais vu d'aussi hautes dans le dos. L'esprit brumeux, je comptai les intrus ; ils n'étaient guère nombreux, une dizaine peut-être, mais c'étaient des hommes de sang et de fer ; la plupart avaient la peau blanche, les cheveux blonds et la barbe claire et tachée ; grands et durs, certains se déplaçaient à pied, des épées au poing. Ces hommes étaient des tueurs, des soldats venus accomplir leur mission, et ils étaient blonds comme moi. Je vis celui qui m'avait donné la chasse et m'avait ramenée de force à la maison en me traînant, à demi étranglée. Il se tenait devant la femme rondelette qui

l'avait réprimandé et l'avait obligé à me lâcher. Et, près d'eux, là, j'obligeai mes yeux à le voir, oui, là, l'homme-brouillard.

Ce n'était pas la première fois que je le voyais.

Il était à Chênes-lès-Eau, au marché, et il embrumait toute la ville. Ceux qui le croisaient ne se retournaient pas sur lui. Il se trouvait dans la ruelle, celle que personne n'empruntait. Et qu'y avait-il derrière lui ? Les pillards ? La femme douce et bienveillante dont la voix et les propos m'avaient poussée à l'aimer dès qu'elle avait ouvert la bouche ? Je l'ignorais ; je n'avais rien vu à travers la brume, et j'avais à peine distingué l'homme-brouillard lui-même. Encore maintenant, je ne le percevais qu'avec difficulté. Il se tenait à côté de la femme.

Il était occupé à quelque chose, quelque chose de difficile, si difficile qu'il avait dû cesser de m'embrumer. En comprenant cela, je parvins à dégager mon esprit du sien, et, rapidement, mes pensées redevinrent les miennes, tandis que je reprenais la maîtrise de mon corps. Je sentais désormais les coups que j'avais reçus et la migraine qui me martelait le crâne. Je parcourus l'intérieur de ma bouche avec ma langue et trouvai l'emplacement où je m'étais mordu la joue ; je goûtai le sang, la douleur se réveilla, et tout à coup mes pensées ne furent plus que les miennes.

Agis. Ne reste pas au chaud, les bras croisés, pendant qu'on brûle les corps de tes amis et que les occupants de Flétribois gèlent sous la neige. Je les sentis incapables de se défendre, l'esprit aussi embrumé que le mien l'avait été. Peut-être n'avais-je réussi à me retrouver qu'à cause de mes années d'expérience à résister à la pression de l'esprit de mon père. Ils demeuraient là, en plein désarroi, aussi désemparés que des moutons dans une tempête de neige ; ils savaient que la situation était anormale, mais ils ne bougeaient pas ; ils gémissaient, la tête basse, comme des bœufs à l'abattage – à part Lin et son équipier. Ils sortaient à nouveau de l'obscurité, un cadavre entre eux ; ils avançaient à pas lourds, impassibles, comme des hommes qui exécutent une mission – une mission à laquelle ils avaient interdiction de réfléchir.

Je regardai l'homme-brouillard ; c'était plutôt un adolescent-brouillard : sa figure ronde avait l'aspect inachevé, sans caractère d'un très jeune homme, et il avait la carrure sans force que donnent des muscles qui n'ont pas encore servi. Ce n'était sans doute pas le cas de son esprit, en revanche ; il avait le front plissé par la concentration. Je compris soudain : les soldats. Il ne se préoccupait pas des gens de Flétribois, confiant que la brume dans laquelle il les avait plongés ne se disperserait pas tout de suite, mais immobilisait les soldats pour les obliger à écouter la femme aux paroles si crédibles. Son brouillard enveloppait le vieillard assis sur un cheval noir.

Le vieil homme tenait son épée à la main, et la pointe dirigée vers le sol laissait tomber des gouttes noires. Le brouillard était presque transparent ; puis je me rendis compte que je ne voyais pas tout à fait à travers : il réfléchissait la lumière, si bien que le vieillard était environné d'un éclat de feu. Il avait un visage terrifiant, âgé, les traits pendants comme s'ils avaient fondu ; ses os pointaient durement sous la peau, et ses yeux étaient pâles. Il irradiait la rancœur et la haine de tous ceux qui ne partageaient pas son malheur. Je fouillai dans mon esprit et pratiquai un petit trou dans mes remparts pour percevoir ce que l'homme-brouillard disait au vieux soldat ; il l'enveloppait d'un sentiment de triomphe, de satisfaction et de satiété. La mission était accomplie, et il serait bien récompensé, au-delà de toutes ses espérances ; les gens sauraient ce qu'il avait fait, ils en entendraient parler et se rappelleraient qui il avait été ; ils regretteraient la façon dont ils l'avaient traité, ils se traîneraient à ses pieds et imploreraient sa pitié.

Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui, il était temps de se détourner du pillage et des viols, temps pour ses hommes et lui de prendre ce qu'ils étaient venus chercher et d'entamer le voyage de retour. S'ils s'attardaient, cela ne pourrait que compliquer les choses ; les combats recommenceraient, les massacres... Non. Le brouillard changea brusquement. *Ne lui donne pas ce genre d'idées.* La brume se chargea de froid, d'obscurité et de fatigue ; l'épée se fit lourde dans sa main, son armure courba

ses épaules. Ils avaient ce qu'ils voulaient ; plus vite ils reprendraient le chemin de Chalcède, plus vite il regagnerait des terres plus chaudes avec sa récompense bien méritée, et plus vite il regarderait du haut de sa monture ceux qui l'avaient méprisé.

« Il faut tout brûler, les tuer tous et tout brûler », dit un de ses hommes sur un cheval châtain ; son sourire découvrit de solides dents blanches. Ses cheveux blonds tombaient en deux longues tresses sur ses épaules ; il avait le front carré et le menton ferme. Quel bel homme ! Il s'avança dans le groupe de prisonniers, et ils s'écartèrent comme du beurre qui fond sous une cuiller tirée du feu. Au milieu d'eux, il fit demi-tour et regarda son chef. « Commandant Ellik ! Pourquoi devrions-nous laisser un seul mur debout ? »

La femme ronde déclara d'une voix claire dans la nuit : « Non. Non, Hogen, ce serait folie. Pas de précipitation ; écoute ton commandant : Ellik sait ce qui est sage. Laissons les écuries et les corps brûler, et que Vindeliar se charge du reste. Retournons chez nous, certains que nul ne se souviendra de nous ni ne nous pourchassera. Nous avons ce que nous venions chercher ; mettons-nous en route. Sans poursuite à craindre, nous pouvons regagner rapidement les terres chaudes. »

Je me dégageai non sans mal de l'amoncellement de couvertures et de fourrures. Mes bottes ! Ils m'avaient enlevé mes bottes et ne m'avaient laissé que mes chaussettes. Fallait-il les chercher et risquer de manquer l'occasion de m'échapper ? Ma longue robe épaisse descendait en dessous de mes genoux ; je la remontai, rampai jusqu'à l'autre extrémité du chariot et me laissai choir par terre. Mes jambes fléchirent et je plongeai figure la première dans la neige ; à grand-peine, je me relevai en m'aidant du bord du traîneau. J'avais mal partout, mais ce n'était pas la seule cause de la difficulté de la tâche : j'avais l'impression de ne plus commander à mes muscles, et je perdis de précieuses secondes à activer mes jambes jusqu'à me sentir en mesure de marcher sans tomber.

Puis je me levai ; j'étais capable de me déplacer. Mais à quoi bon ? En cet instant, ma petite stature me parut plus haïssable que jamais ; mais, même si j'avais été un guerrier puissant et de haute taille monté sur un cheval solide, qu'aurais-je pu faire contre tant d'hommes armés ?

Désespérée, le cœur au bord des lèvres, je vis alors la réalité : même une armée ne pourrait réparer ce qui était ; rien ni personne ne ramènerait l'intendant Allègre, n'effacerait le sang de FitzVigilant répandu dans la neige, n'empêcherait les écuries de brûler. Tout était brisé. J'étais en vie, mais je n'étais qu'un élément survivant d'une existence anéantie. Nul n'était indemne ; il n'y avait de retour possible pour aucun d'entre nous.

Je ne savais que faire. Le froid me gagnait déjà. Soit je remontais dans le chariot, m'enfouissais sous les couvertures et attendais passivement la suite, soit je m'enfuyais sous couvert de l'obscurité et tâchais de retrouver Persévérance sous la neige et la cape, soit je rejoignais les prisonniers, auquel cas on me ramènerait aussitôt au chariot. Trouverais-je le courage de courir jusqu'aux écuries pour me jeter dans les flammes ? Serait-ce une mort douloureuse ?

Les loups acculés se battent ; même les petits.

La pensée s'infiltra dans mon esprit, puis gela et fut fracassée par un long hurlement strident. Je fus étonnée d'être capable de reconnaître la voix : c'était celle d'Évite. Je jetai un coup d'œil, dissimulée par le chariot. L'homme qui défiait la femme replète tenait la jeune fille par les cheveux. « D'accord, nous allons repartir, dit-il d'un ton affable. Mais d'abord je vais profiter d'une récompense. » Il souleva Évite de terre, et elle couina comme un porcelet. En toute autre circonstance, l'effet comique de son cri ne m'eût pas échappé. Les mains sur la tête, elle agrippait ses propres cheveux pour diminuer la traction sur son cuir chevelu. Son corsage déchiré était grand ouvert ; sa robe rouge sang arborait un couvert de dentelle blanche à motif de flocons de neige. L'homme la secoua rudement. « Celle-ci. Cette petite fouine a essayé de me planter son poignard dans les côtes, et elle a encore de la

vigueur. Je ne l'ai pas encore prise, et, dans certains cas, je ne suis pas pressé. »

Il mit pied à terre sans lâcher Évite ; elle tenta de se dégager, mais il se contenta de changer de prise et de l'attraper par les cheveux à l'arrière de la tête. Il était plus grand qu'elle, et, quand il tendit le bras, elle ne put le toucher. Les hommes de Flétribois regardaient la scène sans bouger, l'œil terne, la bouche entrouverte ; nul ne faisait mine d'aider la jeune femme. FitzVigilant se fût certainement porté à son secours, mais je l'avais vu plus tôt baignant dans son sang au milieu de la neige. Évite se débattait en vain contre son ravisseur, aussi dépourvue de défense que je l'eusse été. Il éclata de rire et lança sans se soucier des cris de la jeune femme : « Je vais bien la soigner, et puis je vous rejoindrai avant le matin. »

Les autres soldats à cheval commençaient à s'agiter, soudain intéressés, et luttèrent contre le calme imposé par l'homme-brouillard ; ils avaient les yeux fixés sur la femme en détresse, tels des chiens qui regardent un homme arracher le dernier morceau de viande d'un os.

La femme ronde se tourna vers l'homme-brouillard, Vindelïar, d'un air désespéré. Il fit la moue, les lèvres pointées vers l'avant comme le bec d'un canard, et, malgré la distance et le fait que nul ne me prêtait attention, je perçus la pression suffocante qu'il exerça soudain. Mes pensées se ramollirent comme une bougie trop près du feu ; j'avais été sur le point d'entreprendre une action, mais cela pouvait attendre ; c'eût été trop de tracas, trop d'effort. La journée avait été longue et j'étais fatiguée. Il faisait noir, il faisait froid ; il était temps de trouver un abri tranquille et de me reposer. Me reposer...

Je retournai au traîneau et m'agrippai au rebord pour me hisser à l'intérieur, mais mes mains, dans leurs mouffles immenses, glissèrent, et mon front heurta durement le bois.

Réveille-toi ! Bats-toi, ou alors sauve-toi, mais ne t'endors pas. Père Loup secouait ma conscience comme s'il secouait un lièvre pour le tuer. Je revins à moi avec un frisson convulsif. Repousse-le, repousse-le, mais doucement, doucement, qu'il ne se rende pas compte que tu le combats.

Plus facile à dire qu'à faire. Le brouillard agissait comme une nuée de toiles d'araignée, s'accrochait à moi, m'étouffait et réduisait ma vision. Je levai la tête pour regarder par-dessus le traîneau. Vindeliar tenait les autres sous son emprise ; il ne les contraignait à rien, il avait seulement déplacé leurs pensées là où le repos et le sommeil paraissaient plus attirants que toute autre activité. Son pouvoir affectait même les prisonniers, dont certains s'effondraient sur place puis tombaient sur le flanc dans la neige.

Évite avait cessé de se débattre, mais la brume n'avait pas l'air de la toucher. Elle leva les yeux vers l'homme qui la tenait et montra les dents ; Hogen la contempla un instant, la secoua puis la gifla. Elle lui adressa un regard de haine mais refusa de lutter : elle avait compris que cela l'amusait. Il éclata d'un rire cruel mais frêle, saisit la jeune femme à la gorge et la projeta violemment en arrière. Elle resta étendue par terre, ses jupes déployées comme des pétales de rose sur la neige. Les efforts de l'homme-brouillard n'affectaient pas son agresseur ; il posa le pied sur les jupes pour maintenir Évite au sol pendant que ses mains se portaient à la boucle de sa ceinture.

Sur son cheval, son commandant l'observait sans intérêt particulier. Il haussa la voix et s'adressa à ses hommes ; il avait la voix tenue d'un vieillard, mais cela n'importait pas : il savait qu'ils obéiraient. « Terminons-en. Jetez les cadavres au feu quand vous aurez fini, puis suivez-moi. Nous partons. » Il lança un regard au bel homme. « Ne mets pas trop longtemps, Hogen. » Puis il fit tourner la tête de sa monture et leva la main ; ses cavaliers lui emboîtèrent le pas sans un coup d'œil en arrière. D'autres hommes sortirent des ombres, certains montés, d'autres à pied, plus nombreux que dans mes estimations. La femme replète et Vindeliar parcoururent les alentours des yeux, et je me rendis compte alors qu'ils n'étaient pas seuls ; les nouveaux venus m'étaient invisibles jusque-là, comme le voulait l'homme-brouillard.

Ils étaient habillés de blanc – ou du moins le crus-je ; mais, quand ils pénétrèrent dans la lumière des feux et entourèrent l'homme et la femme, je constatai que leurs vêtements étaient

un camaïeu de jaune et d'ivoire ; ils étaient tous semblables, comme si leurs manteaux étroits et leurs pantalons rembourrés constituaient une livrée étrange ; ils portaient des bonnets tricotés qui leur couvraient les oreilles, avec des pendants dans le dos qu'ils pouvaient s'enrouler autour du cou. Je n'avais jamais vu de pareilles coiffes. Ils se ressemblaient aussi tous de visage, comme s'ils étaient de la même famille, clairs de teint, blonds, le menton rond et les lèvres rosées ; je n'arrivais pas à savoir si c'étaient des hommes ou des femmes. Ils se déplaçaient lentement, comme réduits au silence par l'épuisement, les coins de la bouche tirés vers le bas. Ils passèrent à côté de l'homme qui bataillait avec sa ceinture raidie par le froid, toujours debout près d'Évite ; ils la regardèrent, l'air de la plaindre et pourtant sans pitié.

La femme ronde déclara, alors qu'ils s'assemblaient autour d'elle : « Je regrette, luriks ; j'aurais souhaité autant que vous éviter ça. Mais ce qui est commencé ne peut être défait, comme nous le savons. Il avait été vu que cela pourrait arriver, mais aucune vision claire ne montrait le chemin qui permettrait à la fois de contourner ce qui s'est produit et de mettre la main sur le garçon. Aussi, aujourd'hui, nous avons choisi une voie que nous savions sanglante mais qui aboutirait à ce qui était nécessaire. Nous avons trouvé l'enfant, et maintenant nous devons le ramener. »

Les traits juvéniles des nouveaux venus étaient figés d'horreur. L'un d'eux demanda : « Et eux ? Ceux qui ne sont pas morts ? »

— Ne craignez rien pour eux, répondit-elle d'un ton rassurant. Le pire est derrière eux, et Vindeliar va apaiser leur esprit. Ils n'auront guère de souvenirs de cette nuit ; ils inventeront des explications à leurs blessures et oublieront ce qui leur est arrivé. Préparez-vous pendant qu'il se met à l'œuvre ; Kindrel, va chercher les chevaux, et emmène Soula et Reppin. Alaria, tu conduiras le traîneau. Je suis exténuée, et je devrai encore m'occuper de Vindeliar quand tout sera fini ici. »

Je vis Lin, le berger, et son compagnon s'écarter du groupe compact ; ils portaient un autre corps, l'air nonchalant

comme s'il s'agissait d'un sac de grain. Je vis Hogen se laisser tomber à genoux dans la neige ; il avait ouvert son pantalon, et il entreprit de relever les superbes jupes rouges d'Évite pour dévoiler ses jambes.

Attendait-elle cet instant ? Elle lui décocha un formidable coup de pied en direction de la figure, mais l'atteignit à la poitrine. Elle poussa un grand cri de refus et tenta de rouler sur le flanc pour s'enfuir, mais il la saisit par un pied et l'attira brutalement à lui ; il éclata de rire, ravi qu'elle résistât parce qu'il savait qu'elle allait perdre. Elle attrapa une de ses tresses et la tira violemment ; alors il la gifla, et elle resta un moment sans bouger, sonnée par la force du coup.

Je n'aimais pas Évite, mais elle était à moi. À moi, comme l'était et ne le serait plus jamais Allègre, comme l'avait été FitzVigilant ; ils avaient péri en tentant d'empêcher ces inconnus de s'emparer de moi – même s'ils l'ignoraient. Et je savais pertinemment ce que l'homme ferait après avoir battu et humilié Évite ; il la tuerait, et Lin le berger et son assistant jetteraient son cadavre dans la fournaise.

Comme mon père et moi avions brûlé celui de la messagère.

J'agis. Je m'élançai, mais à la façon de quelqu'un de petite stature en chaussettes mouillées et glacées, et vêtu d'un manteau en fourrure long et pesant, c'est-à-dire que j'avançai à pas lourds, freinée par un muret de neige épaisse et humide. J'avais l'impression de courir empêtrée dans un sac. « Arrêtez ! criaï-je. Arrêtez ! » Mais le rugissement des flammes, les plaintes et les gémissements des serviteurs de Flétribois, et les cris désespérés d'Évite noyèrent mes appels.

Mais la femme ronde m'entendit, et elle se tourna vers moi ; l'homme-brouillard, lui, garda le regard fixé sur les prisonniers et poursuivit sa magie. J'étais plus proche de Hogen que de la femme et de son entourage ; je me ruai sur lui avec un cri curieusement en harmonie avec ceux d'Évite. Il tirait sur les vêtements de sa victime ; il avait déjà déchiré son corsage brodé qu'elle avait mis pour la fête de l'Hiver, exposant sa poitrine au froid et à la neige, et il s'efforçait d'en faire

autant avec ses jupes rouges, mais d'une seule main. De l'autre, il paraît les coups éperdus qu'elle lui portait et ses efforts pour lui griffer la figure. Je ne courais pas vite, mais c'est sans ralentir et de toutes mes forces que je me jetai contre lui, les bras tendus.

Il poussa un grognement, tourna la tête vers moi avec un rictus et m'assena un revers de la main. Il ne dut pas y mettre toute sa force, car elle servait principalement à maintenir la jeune femme sur le dos, mais ce ne fut pas nécessaire : je partis en arrière en vol plané et retombai dans la neige profonde. Le choc m'avait coupé le souffle, mais j'étais humiliée plus que je n'avais mal ; hoquetante, je me roulai par terre jusqu'à ce que je parvinsse à me relever à genoux. Je pris une inspiration douloureuse et hurlai des mots qui ne voulaient pas dire grand-chose à mes oreilles, les mots les plus terrifiants qui me vinrent : « Je me tuerai si vous lui faites du mal ! »

Le violeur ne m'écouta pas, mais j'entendis les exclamations épouvantées des disciples de la femme replète. Elle lança des ordres dans une langue que je ne connaissais pas, et les inconnus pâles se précipitèrent sur moi comme un seul homme ; trois d'entre eux s'emparèrent de moi, me relevèrent et m'époussetèrent avec tant d'empressement que j'eus l'impression d'être un tapis précieux. Je les écartai et me dirigeai d'un pas mal assuré vers Évite ; je ne voyais pas ce qui se passait exactement, mais elle se débattait toujours. Je criai à ceux qui m'aidaient : « Évite ! Secourez-la, pas moi ! Évite ! »

Le groupe parut piétiner la jeune femme, et puis la mêlée s'éloigna d'elle. Les hommes pâles n'avaient pas l'air doués pour la bagarre, mais ils étaient nombreux face à un seul adversaire ; souvent, j'entendais l'impact d'un poing contre la chair, suivi d'une exclamation de douleur, et un des sbires de la femme ronde émergeait du combat, la main sur son nez ensanglanté ou plié en deux, les bras sur l'estomac. Ils l'emportèrent par leur seule supériorité numérique en se jetant sur Hogen et en le plaquant dans la neige ; l'un d'eux cria soudain : « Attention, il mord ! », et une nouvelle ruée de corps s'abattit sur le pillard.

Tout cela se passait alors que j'avais avec difficulté, trébuchais, me relevais et parvenais enfin à m'extraire de la neige épaisse pour arriver là où les combattants l'avaient tassée. Je me jetai à genoux aux côtés d'Évite et dis en sanglotant : « Faites qu'elle soit vivante ! Par pitié, qu'elle soit vivante ! »

Mon espoir était vain : je ne percevais rien d'elle. Puis, quand je touchai sa joue, ses paupières battirent sur ses yeux fixes ; elle me regarda sans me reconnaître et se mit à pousser des piaillements stridents comme une poule qui défend son nid. « Évite ! N'ayez pas peur ! Vous ne craignez plus rien ! Je vais vous protéger. » Tout en faisant ces promesses, je savais qu'elles étaient complètement ridicules. Je tirai sur son chemisier ouvert et sa dentelle déchirée, et de la neige tomba de mes mouffles sur sa poitrine dénudée. Avec un sursaut, elle agrippa vivement le tissu en lambeaux et s'assit en tenant son col fermé ; elle baissa les yeux sur son corsage et dit d'une voix hachée : « C'était un chemisier de première qualité. » Elle courba la tête et éclata en terribles sanglots qui la convulsèrent tout entière.

« Ça l'est toujours, assurai-je. Et vous aussi. » Je voulus lui tapoter l'épaule pour la reconforter, mais je m'aperçus que mes mouffles étaient toujours couvertes de neige ; je tentai de les enlever, mais elles étaient fixées aux manches de ma robe de fourrure.

Derrière nous, la femme s'adressait à l'homme à terre. « Tu ne peux pas l'avoir. Tu as entendu les paroles du shaysim : il place la vie de cette fille au-dessus de la sienne. Nul ne doit lui faire de mal sous peine qu'il s'en fasse à lui-même. »

Je tournai la tête vers elle : elle poussait ses sbires, qui s'écartaient lentement de Hogen. Celui-ci jurait vigoureusement, et je n'avais pas besoin de connaître sa langue pour comprendre quelle fureur l'habitait. Les hommes pâles s'éloignèrent en trébuchant dans la neige épaisse alors qu'il se relevait ; deux d'entre eux saignaient du nez. Hogen cracha, jura de nouveau, puis s'en alla à grands pas dans l'obscurité ; je l'entendis lancer un ordre rageur, puis vint le martèlement

lourd d'un cheval effrayé, et enfin le bruit d'une monture poussée brusquement au galop.

Renonçant à ôter mes moufles, je me plaçai près d'Évite. Je voulais lui parler mais j'ignorais quoi dire ; je refusais de mentir encore et de lui affirmer qu'elle était en sécurité. Personne parmi nous ne l'était. Elle se recroquevilla, les genoux sous le menton et la tête courbée.

« Shaysim. » La femme ronde s'accroupit devant moi, mais je ne croisai pas son regard. « Shaysim, répéta-t-elle en me touchant de la main. Cette fille est importante pour toi ? L'as-tu vue ? L'as-tu vue faire des choses cruciales ? Est-elle indispensable ? » Elle posa la paume sur la nuque d'Évite comme s'il s'agissait d'un chien, et la jeune fille se tassa davantage. « Dois-tu la garder près de toi ? »

Mon esprit s'imbiba de ces questions comme la neige s'était imbibée du sang de FitzVigilant : des trous s'ouvrirent en moi. La dernière question était essentielle ; il fallait y répondre, et y répondre correctement. Qu'attendait-elle de moi ? Que pouvais-je dire pour sauver la vie d'Évite ?

Toujours sans regarder la femme, je déclarai : « Elle est indispensable ; ses actes sont importants. » Je fis un brusque geste circulaire du bras et criai avec colère : « Tous ces gens sont indispensables ; tous leurs actes sont importants !

— C'est vrai. » Elle s'exprimait avec douceur, comme si elle s'adressait à un tout petit enfant, et je me demandai si elle ne me croyait pas beaucoup plus jeune que je ne l'étais. Cela pouvait-il me servir ? J'élaborai frénétiquement toutes sortes de stratégies tandis qu'elle poursuivait : « Tout le monde est indispensable ; les actes de tout le monde sont importants. Mais certaines personnes sont plus importantes que d'autres, les actes de certaines personnes provoquent des changements. De grands changements ; ou bien de minuscules changements qui peuvent mener à des grands, à condition de savoir les utiliser. » Elle s'accroupit davantage, avança le visage et me regarda par en dessous. « Tu sais de quoi je parle, n'est-ce pas, Shaysim ? Tu as vu les chemins et les gens qui en sont les croisements, n'est-ce pas ? »

Je me détournai. Elle me prit par le menton pour me ramener à elle, mais je fixai mon attention sur sa bouche ; elle ne me forcerait pas à croiser son regard. « Shaysim. » Il y avait une réprimande bienveillante dans sa façon de prononcer ce nom. « Lève les yeux. Cette femme est-elle importante ? Est-elle essentielle ? »

Je savais ce qu'elle entendait par là ; j'en avais eu un aperçu quand le mendiant m'avait touchée au marché. Il existait des individus qui précipitaient les changements ; tout le monde en était capable, mais certains agissaient comme un rocher dans une rivière qui détournait les eaux du temps dans un nouveau chenal.

J'ignorais si je mentais ou si je disais la vérité quand je répondis : « Elle est essentielle. Elle est importante pour moi. » Et – brusque inspiration ou duplicité de ma part ? – j'ajoutai : « Sans elle, je mourrai avant d'avoir dix ans. »

La femme eut un sursaut d'effroi. « Relevez-la ! lança-t-elle à ses sbires. Traitez-la avec douceur ; il faut guérir toutes ses plaies et la reconforter de tout ce qu'elle a vécu aujourd'hui. Faites attention, luriks ; elle doit rester en vie quel qu'en soit le prix. Il faut la maintenir à l'écart de Hogen, car, contrarié comme il l'est, il va la convoiter plus que jamais. Il ne lâchera pas sa proie ; aussi devons-nous être encore plus résolu que lui et chercher dans les manuscrits comment le tenir en respect. Kardef et Reppin, votre mission ce soir sera de vous entretenir avec les mémoriseurs et de voir s'ils peuvent nous fournir quelque conseil, car je crains que rien ne me vienne à l'esprit.

— Puis-je parler, Dwalia ? » Un jeune homme vêtu de gris s'inclina profondément et garda la posture.

« Parle, Kardef. »

L'autre se redressa. « Le shaysim l'a appelée "Évite". Dans sa langue, c'est un terme qui signifie contourner ou faire attention à une menace. Beaucoup de manuscrits-du-rêve nous répètent de ne pas jeter de choses importantes dans le feu. Traduits dans son langage, les rêves ne pourraient-ils pas

vouloir dire, non d'éviter les flammes, mais de ne pas mettre Évite dans les flammes ?

— Tu vas chercher des réponses trop loin, Kardef, et cela conduit à la corruption des prophéties. Fais très attention de ne pas détourner les paroles anciennes, surtout quand tu t'efforces si visiblement de te donner l'air plus érudit que ton équipier Reppin.

— Lingstra Dwalia, je...

— Crois-tu vraiment que j'aie le temps de discuter avec toi, les pieds dans la neige ? Nous aurions dû nous mettre en route avant la tombée de la nuit. À chaque instant qui passe, le risque augmente que quelqu'un aperçoive l'incendie au loin et vienne voir ce qui se passe ; alors Vindeliar devra étendre son talent encore davantage, or, son empire sur les autres s'atténue de minute en minute. Obéissez ; conduisez le shaysim et la femme au traîneau, puis mettez-vous en selle, et que deux d'entre vous aident Vindeliar à regagner le traîneau lui aussi. Il est presque à bout de forces. Il faut partir tout de suite. »

Ayant donné ses ordres, elle se tourna vers moi, toujours accroupie près d'Évite. « Eh bien, petit shaysim, je pense que tes désirs sont exaucés ; nous allons t'installer dans le traîneau et nous mettre en chemin.

— Je ne veux pas partir.

— Pourtant, tu vas partir, nous le savons tous aussi clairement que toi, car, à partir de ce point du temps, seules deux possibilités ont été prédites : tu nous accompagnes, ou bien tu meurs ici. » Elle s'exprimait avec une calme assurance, comme si elle expliquait que la pluie ne pouvait pas tomber d'un ciel sans nuage. Je perçus une croyance absolue en ses propres paroles.

Un jour, mon frère adoptif Heur m'avait amusée pendant près d'une heure en me montrant que, longtemps après qu'une corde avait été pincée, la note faisait encore vibrer le bois de sa harpe. J'avais à présent cette sensation en moi, l'harmonie que les propos de la femme avaient suscitée tout au fond de moi. Elle avait raison ; je savais que c'était vrai, et

c'était pourquoi j'avais menacé de me suicider. Cette nuit, je quitterais ma maison avec eux ou bien je mourrais ; toute circonstance menant à une autre issue était trop lointaine, trop fantastique pour espérer qu'elle advînt. Je le savais ; peut-être même le savais-je depuis mon réveil le matin même. Je battis des paupières, et un frisson inquiet me parcourut : la scène se déroulait-elle en ce moment même, ou bien était-ce le souvenir d'un rêve ?

Je fus soulevée de terre par deux bras vigoureux, et des exclamations consternées jaillirent devant mes chaussettes trempées et couvertes de neige. Celui qui me portait m'adressa des mots de réconfort que je ne compris pas ; je levai la tête et vis quatre personnes qui déplaçaient Évite – non qu'elle pesât beaucoup, mais elle se débattait violemment, de façon disjointe, comme si ses bras et ses jambes étaient des créatures séparées.

La femme nommée Dwalia s'était rendue au traîneau et arrangeait déjà à l'arrière un nouveau nid de fourrures et de couvertures. On me remit à elle, et elle m'installa entre ses jambes, dos à elle, réchauffée par son ventre et ses bras qu'elle passa autour de moi. Cette promiscuité ne me plaisait pas, mais j'étais coincée contre elle. On embarqua Évite comme du fret, puis on entassa des couvertures sur elle ; une fois qu'on l'eut lâchée, elle cessa de s'agiter et demeura immobile comme une pièce de viande sous son amas de couvertures ; sa jupe s'était prise au rebord du traîneau, et le lambeau de tissu rouge battait comme une langue moqueuse.

Sur un ordre, les chevaux se mirent en marche. Je leur tournais le dos, et j'écoutais le bruit de leurs sabots étouffé par la neige, le crissement des larges patins de bois, et le crépitement des flammes qui dévoraient les écuries. Les gens de Flétribois, mes gens, rentraient lentement dans la demeure sans un regard vers nous. Laissant l'éclat de l'incendie derrière nous, nous suivîmes la longue allée qui menait à la sortie du domaine ; les lanternes se balançaient au vent, et une bulle de lumière dansait autour de nous pendant que nous glissions le long de l'avenue de bouleaux ployés par la neige.

Je me rendis compte que l'homme-brouillard avait pris place dans le traîneau seulement quand il parla à Dwalia. « C'est fait », dit-il, et il poussa un grand soupir de satisfaction. Je pris conscience que ce n'était qu'un adolescent, et c'est d'une voix juvénile qu'il ajouta : « Enfin, nous pouvons rentrer chez nous, loin de ce froid – et de ces massacres. Lingstra Dwalia, je n'avais pas imaginé que tant de personnes mourraient. »

Je sentis qu'elle tournait la tête vers lui, assis à l'avant avec le conducteur. Elle lui répondit à mi-voix, comme si je dormais, mais je ne dormais pas ; je n'osais pas me réfugier dans le sommeil. « Nous ne souhaitions pas tuer tous ces gens, mais nous savions que les chances de l'éviter étaient presque inexistantes. Nous devons nous servir des instruments dont nous disposons, et Ellik est un homme plein de rancœur et de haine ; il a été privé de la fortune et du confort qu'il attendait dans son vieil âge. Il a perdu sa position, ses richesses et tous ses biens, et il en veut au monde entier. Il cherche à reconstruire en quelques années ce qu'il lui avait fallu toute une vie pour acquérir, et il se montrera donc toujours plus violent, plus avide et plus impitoyable que nécessaire. Il est dangereux, Vindeliar, ne l'oublie jamais ; et il est particulièrement dangereux pour toi.

— Je n'ai pas peur de lui, Lingstra Dwalia.

— Tu as tort. » La réplique exprimait à la fois une mise en garde et une réprimande. La femme tira de nouvelles couvertures sur nous. Son contact me faisait horreur mais je n'avais pas le courage de me déplacer. Le traîneau avançait. Je regardais défiler les forêts de Flétribois ; je n'avais même pas le cœur de leur adresser un adieu ému. Je n'avais aucun espoir ; mon père ne saurait même pas où on m'avait emmenée. Les miens m'avaient abandonnée, rentrant les bras ballants dans la maison de Flétribois ; aucun n'avait crié son refus de me laisser partir, aucun n'avait cherché à me reprendre à mes ravisseurs. J'affrontais le résultat de ma différence : ils ne m'avaient jamais vraiment vue comme l'une d'entre eux, et me perdre était un prix bien peu élevé à payer

pour que les intrus s'en fussent sans verser davantage le sang. Ils avaient raison ; mieux valait qu'ils ne se fussent pas battus pour me garder. Je regrettais seulement qu'il n'y eût pas moyen de sauver Évite sans qu'elle m'accompagnât.

Je repérai un mouvement du coin de l'œil. Les lanternes qui se balançaient le long de l'allée jetaient des barreaux de ténèbres sur la neige, mais ce n'était pas elles qui le provoquaient : il provenait d'une colonne de neige d'où sortait une main crispée, noire de sang, surmontée d'un visage blême aux yeux écarquillés. Je ne me tournai pas, je ne criai pas, je ne retins pas mon souffle ; je ne laissai voir en rien que Persévérance nous regardait passer, revêtu de ma cape Ancienne.

L'HISTOIRE DU FOU

*Lorsque l'hiver s'étend dans le froid et le noir,
Que les forêts sont nues et le gibier est rare
Le ménestrel s'abrite près de la cheminée
Pour réchauffer ses joues et ses pieds glacés.*

*Mais en haut des sommets et au creux des chemins
Se trouvent des chasseurs plus vaillants que l'humain.
La langue qui pend, rouge, et les yeux scintillants
Ils filent dans la neige dans leur souffle fumant.*

*Car en chasse il n'est pas de demain,
Et le temps n'attend pas. Il n'est pas de chagrin
Quand le sang coule noir et les crocs sont sortis.
Car la vie c'est la viande, et la mort donne vie.*

Chant pour Œil-de-Nuit et son ami, Heur Cœurcontent

L'escalier me paraissait plus raide que dans mon souvenir. Parvenu à ma chambre d'autrefois, j'y pénétrai avec la prudence qui seyait à un ancien assassin ; je verrouillai la porte derrière moi, ajoutai du bois dans le feu puis envisageai un

court instant d'aller me coucher dans le lit et de m'endormir. Pour finir, je tirai les rideaux et examinai la zone où la baguette leur était fixée ; oui, je distinguais enfin le système au bout de tant d'années. Une nouvelle traction sur la baguette déclencha le panneau, mais sans un bruit ni le plus petit entrebâillement qui en trahît la présence. C'est seulement quand je le poussai qu'il s'ouvrit en silence et que l'escalier étroit et noir apparut devant moi.

Je le gravis et trébuchai en une occasion lorsque l'extrémité recourbée de ma chaussure se mit dans une contremarche. Dans la vieille salle de travail d'Umbre, Cendre avait mis de l'ordre : il avait débarrassé nos couverts sales, et un faitout différent chauffait près du feu. Le Fou n'avait pas bougé depuis mon départ, et je me rendis à son chevet avec inquiétude. « Fou ? » dis-je à mi-voix ; il poussa un cri, les bras écartés, puis s'assit dans son lit, les mains levées en position protectrice ; l'une d'elles me frappa la joue d'un coup oblique, et, alors que je me reculais, il s'exclama : « Pardon ! Ne me faites pas de mal !

— Ce n'est que moi, Fitz. » Je m'exprimai d'un ton calme en tâchant de ne pas laisser transparaître ma peine. *Par El et Eda, Fou, te remettras-tu un jour de ce que tu as subi ?*

« Pardon, répéta-t-il, le souffle court. Pardon, Fitz. Il respira à grandes goulées. Quand j'étais leur prisonnier... ils ne me réveillaient jamais avec douceur ; ils ne me laissaient jamais non plus dormir tout mon soûl. Je redoutais tellement le sommeil que je me mordais pour garder les yeux ouverts ; mais on finit toujours par y céder. Et ils me réveillaient, parfois au bout de quelques instants, avec un petit poignard barbelé, ou un tisonnier brûlant. » Sa grimace n'avait qu'un lointain rapport avec un sourire. « Depuis, je ne supporte plus l'odeur du feu. » Il se laissa retomber sur son oreiller. Une vague de haine m'envahit puis passa, me laissant vide ; jamais je ne pourrais réparer le mal qu'on lui avait fait. Au bout de quelques instants, il tourna la tête vers moi et demanda : « Le jour est-il levé ? »

J'avais la bouche sèche et du mal à m'exprimer. Je m'éclaircis la gorge. « Il est très tard ou très tôt, selon ton point de vue. Notre dernière conversation remonte au début de l'après-midi ; tu as dormi tout ce temps ?

— Je n'en suis pas sûr ; j'ai parfois du mal à le savoir. Laisse-moi encore quelques instants, s'il te plaît.

— Très bien. »

Je me rendis à l'autre bout de la pièce et fis scrupuleusement semblant de ne pas m'intéresser à lui pendant qu'il se levait en titubant. Il parvint aux toilettes, y resta un moment et, en sortant, me demanda s'il y avait de l'eau pour les ablutions.

« Oui, dans une cruche près de la cuvette, sur la table à côté de ton lit. Mais je peux t'en faire chauffer, si tu veux.

— Ah, de l'eau chaude ! fit-il comme si je lui proposais de l'or et des bijoux.

— Bientôt », répondis-je, et je me mis au travail. À tâtons, il gagna le fauteuil près de la cheminée et s'y installa ; je m'étonnai de la rapidité avec laquelle il avait appris la disposition de la chambre. Quand je lui apportai l'eau chaude et un linge pour se laver, il s'en empara aussitôt, et je compris qu'il s'était tu pour suivre mes actions à l'oreille. J'eus l'impression de regarder par le trou de la serrure pendant qu'il nettoyait son visage couturé de cicatrices puis se frottait les yeux avec insistance pour débarrasser ses cils de leur mucus collant ; quand il eut fini, ils étaient propres mais rouges au niveau des paupières.

Sans excuse préliminaire ni préambule, je demandai : « Que t'a-t-on fait aux yeux ? »

Il déposa le linge dans la cuvette et serra ses mains abîmées l'une contre l'autre en frottant doucement ses articulations enflées. Je débarrassai la table, mais il garda le silence. D'accord, j'attendrais encore. « As-tu faim ?

— Est-ce l'heure de manger ?

— Si tu as faim, c'est l'heure de manger. Pour ma part, j'ai déjà le ventre trop plein – et j'ai peut-être bu plus que de raison. »

Sa réponse me sidéra : « Tu as vraiment une autre fille, en plus d'Ortie ? »

— Oui. » Je m'assis dans mon fauteuil et ôtai une de mes chaussures. « Elle s'appelle Abeille, et elle a neuf ans.

— C'est vrai ?

— Pourquoi te mentirais-je, Fou ? » Il ne répondit pas. Je me courbai pour délayer ma deuxième chaussure, l'enlevai et posai le pied à plat sur le sol. Une crampe me mordit brutalement le mollet gauche, et, avec un cri de douleur, je me penchai pour le masser.

« Que t'arrive-t-il ? demanda-t-il avec inquiétude.

— J'ai dû porter des chaussures ridicules à cause d'Umbre, avec des talons et le bout pointu et relevé ; tu serais mort de rire si tu les voyais. Ah, et puis la veste se termine par une jupe qui me descend presque jusqu'aux genoux, avec des boutons en forme de petites fleurs bleues ; et un chapeau qui ressemble à un vieux sac. Et je ne te parle même pas de la perruque bouclée. »

Un petit sourire lui étira les lèvres, puis il déclara gravement : « J'adorerais voir ça, tu n'as pas idée.

— Fou, ce n'est pas par simple curiosité que je t'ai interrogé sur tes yeux ; si je savais ce qu'on t'a fait, ça m'aiderait peut-être à le défaire. »

Silence. J'ôtai mon chapeau et le posai sur la table, puis, me relevant, j'entrepris de déboutonner ma veste ; elle était un tout petit peu trop étroite aux épaules, et je ne supportais soudain plus de me sentir étriqué. Je poussai un soupir de soulagement, jetai le vêtement sur le dossier de mon fauteuil et me rassis. Le Fou avait pris le chapeau et l'examinait du bout des doigts ; puis il s'en coiffa, avec la perruque en dessous ; d'un geste plein d'aisance, il mit les boucles en place, puis, sans plus d'effort, arrangea artistiquement le chapeau mou.

« Ça te va beaucoup mieux qu'à moi.

— La mode voyage ; j'avais un chapeau semblable, il y a des années. »

J'attendis qu'il poursuivît.

Il soupira. « Que t'ai-je dit et que ne t'ai-je pas dit ? Dans les ténèbres où je vis, Fitz, mon esprit trébuche au point que je ne me fais quasiment plus confiance.

— Tu ne m'as pas raconté grand-chose.

— Vraiment ? Tu ne sais peut-être pas grand-chose, mais, crois-moi, chaque nuit, dans ma cellule, je te parlais longuement et je t'expliquais tout en détail. » Il eut un rictus empreint de regret, puis souleva le chapeau et le posa sur la table où il se tapit sur sa perruque comme un petit animal. « Chaque fois que tu me poses une question, je suis étonné, parce que j'ai l'impression que tu étais souvent à mes côtés. » Il secoua la tête puis se laissa soudain aller contre son dossier et parut contempler le plafond obscur pendant quelques instants ; enfin, il dit : « Prilkop et moi avons quitté Aslevjal, tu es au courant de ça, et nous avons gagné Castelcerf. Ce que tu n'as peut-être pas deviné, c'est que nous avons emprunté les piliers d'Art ; Prilkop a déclaré avoir appris la technique auprès de son Catalyseur, et, quant à moi, j'avais le bout des doigts argentés depuis l'époque où j'avais touché Vérité. Nous sommes donc arrivés à Castelcerf, et je n'ai pas pu résister à la tentation de te revoir une dernière fois, de te faire une dernière fois mes adieux. » Il eut une moue de dérision. « Le destin nous en a privés tous les deux. Nous sommes restés quelque temps, mais Prilkop était pressé de se mettre en route ; il m'a accordé dix jours, car, tu t'en souviens, j'étais encore très faible, et il estimait dangereux de se servir des piliers trop souvent. Mais, ce délai passé, il a commencé à se montrer impatient de partir ; le soir, il m'exhortait à m'en aller avec lui en me rappelant ce que je savais parfaitement : que nous avions, toi et moi, déjà opéré le changement qui était le but de ma mission, et que nous aurions dû nous séparer depuis longtemps. Demeurer près de toi ne ferait que provoquer d'autres modifications, éventuellement beaucoup moins désirables. C'est ainsi qu'il m'a convaincu – mais pas complètement. Je n'ignorais pas que ce que je faisais était dangereux et complaisant : j'ai créé une sculpture de nous trois, tels que nous avons été, toi, Œil-de-Nuit et moi. Je l'ai

taillée dans la pierre d'Art, j'y ai imprimé mes adieux, puis je t'ai laissé mon cadeau en sachant que, chaque fois que tu le toucherais, je percevrais ta présence. »

Je sursautai. « C'est vrai ? »

— Je te l'avais dit : je n'ai jamais été raisonnable.

— Mais je n'ai jamais rien reçu de ta part. Enfin, à part ton message, naturellement. » J'avais le sentiment d'avoir été floué : il me savait vivant et en bonne santé, mais il m'avait caché sa propre situation.

« Je regrette. » Il paraissait sincère. Il reprit au bout d'un moment : « Nous avons de nouveau emprunté les piliers pour quitter Castelcerf. C'était comme un jeu : nous sautions d'une pierre dressée à l'autre. Prilkop nous imposait un temps d'attente entre deux. C'était... déconcertant, et j'ai encore un peu la nausée rien que d'y songer. Il connaissait les risques de notre entreprise ; lors d'un de nos sauts... nous sommes arrivés dans une cité abandonnée. » Il s'interrompit puis murmura : « Je ne m'y étais jamais rendu, mais il y avait une haute tour au milieu, et, quand j'en ai gravi l'escalier, j'ai trouvé la carte – et aussi la fenêtre brisée et les traces de doigts dans la suie du feu. » Il se tut. « Je suis sûr qu'il s'agit de la tour que tu avais visitée jadis.

— Kelsingra ; c'est ainsi que les Marchands aux Dragons appellent la ville aujourd'hui. » Je ne voulais pas le détourner de ses révélations.

« Sur l'insistance de Prilkop, nous y avons séjourné cinq jours. J'en garde un souvenir... étrange. Même quand on sait ce que la pierre peut être, ce qu'elle peut faire, c'est épuisant de l'entendre parler sans cesse ; où que j'aie, je n'échappais pas aux murmures. D'après Prilkop, c'était à cause de l'Art collé au bout de mes doigts ; la cité m'attirait, elle me chuchotait des histoires à l'oreille pendant mon sommeil, et, quand j'étais réveillé, elle cherchait à m'aspirer en elle. J'y ai cédé une fois, Fitz ; j'ai ôté mon gant et touché un mur de ce qui était autrefois un marché, je pense. Quand je suis revenu à la réalité, j'étais allongé par terre devant un feu, et Prilkop avait emballé toutes nos affaires. Il portait une tenue d'Ancien et

m'en avait déniché une aussi, y compris les capes qui permettent de se cacher ; il a exigé notre départ immédiat sous prétexte que voyager par les piliers présentait moins de risques pour moi que demeurer plus longtemps dans la cité. Il lui avait fallu un jour et demi pour me retrouver, et, même après qu'il m'avait traîné à l'écart du mur, j'avais encore dormi une journée entière. Moi, j'avais l'impression d'avoir vécu toute une année à Kelsingra. Alors nous sommes partis. » Il se tut.

« As-tu faim ? » fis-je.

Il réfléchit soigneusement. « Il y a longtemps que mon organisme n'est plus habitué à des repas réguliers ; ça me fait un effet bizarre de pouvoir te demander à manger et d'être servi aussitôt. » Il fut pris de toux, et il se détourna en se tenant le ventre ; il ne put s'arrêter avant un long moment. J'allai lui chercher de l'eau, il but, mais fut aussitôt repris d'une quinte encore pire et sifflante. Quand il put enfin respirer de nouveau et parler, il avait les joues couvertes de larmes. « Du vin, s'il y en a, ou de l'eau-de-vie, ou de l'eau, tout simplement ; et à manger, aussi, mais pas trop, Fitz ; je dois y aller doucement.

— C'est sage », dis-je, et je découvris que le faitout contenait une soupe crémeuse de poisson, d'oignons et de raves. Je lui en servis un bol et vis avec soulagement ses doigts tâtonnants trouver la cuiller que j'avais posée à sa portée ; je plaçai un verre d'eau à côté. Je regrettais que ce repas dût mettre un terme à son récit, car il était rarissime que le Fou se montrât aussi ouvert. Je le regardai remplir sa cuiller avec soin puis la porter à sa bouche ; une autre cuillerée...

Il s'interrompt. « Tu m' observes avec tellement d'intensité que je le sens, fit-il, ronchon.

— C'est vrai ; je m'excuse. »

Je me levai pour me verser un peu d'eau-de-vie, puis je m'installai dans mon fauteuil, les pieds près du feu, et bus une petite gorgée d'alcool. Je fus étonné quand le Fou se remit à parler ; je continuai à contempler les flammes en silence, en l'écoutant poursuivre son récit entrecoupé de bouchées de soupe.

« Je me rappelle que tu avais mis en garde le prince – c'est le roi Devoir aujourd'hui, n'est-ce pas ? – contre l'usage des piliers d'Art pour se rendre à une destination inconnue. Tu avais raison. Prilkop supposait que les piliers seraient dans l'état où ils étaient la dernière fois que nous les avons empruntés ; nous sommes entrés dans celui de la cité et nous nous sommes retrouvés par terre, à plat ventre, avec à peine assez de place pour nous extirper de sous la pierre. » Il s'interrompit pour manger.

« Le pilier était renversé ; quelqu'un l'avait fait tomber, je pense, et nous avons eu de la chance que le responsable n'ait pas terminé le travail : le sommet reposait sur le bord d'une fontaine – à sec depuis bien longtemps. Cette cité-là ne ressemblait pas à Kelsingra ; elle montrait les signes d'une guerre ancienne, et aussi de pillages plus récents et de destructions délibérées. La ville se situe sur les plus hauts sommets d'une île ; quant à te dire où cette île se trouve, j'en suis incapable. Je ne l'ai pas reconnue. Il y a des dizaines d'années, quand je suis venu ici, à Castelcerf, je n'ai pas traversé cette cité antique ; ni lors de mon voyage pour revenir ici. » Il secoua la tête. « Quand nous partirons, je ne pense pas que nous pourrions emprunter cette route. Que deviendrions-nous s'il ne restait plus de place pour sortir de la pierre ? Je l'ignore, et je ne tiens pas à le découvrir. »

Il reprit une cuiller de soupe et en fit tomber un peu. Je me tus, et, en l'observant du coin de l'œil, le vis chercher sa serviette à tâtons puis essuyer son menton et le devant de sa chemise de nuit. Je bus encore un peu d'eau-de-vie puis veillai à reposer mon verre avec un petit bruit.

« Une fois que nous sommes sortis de sous le pilier, il nous a fallu une demi-journée pour traverser les ruines. Les sculptures, ou du moins ce qu'il en subsistait, m'ont rappelé celles que j'avais vues à Kelsingra et sur Aslevjal ; la plupart des statues avaient été réduites en morceaux, et nombre de bâtiments avaient servi de carrières de pierre. La cité était anéantie ; j'entendis un rire strident, puis une phrase tronquée qu'on murmurait à mon oreille, puis un bout de mélodie au

loin. Leur dissonance m'éprouvait terriblement ; je te le jure, si j'avais dû rester là-bas plus longtemps, j'aurais perdu la raison. Prilkop, lui, était accablé de chagrin ; jadis, à ce qu'il m'avait dit, c'était une ville empreinte de beauté et de paix. Il me pressait d'avancer malgré mon épuisement comme s'il ne supportait pas de voir ce qu'elle était devenue. »

Il s'interrompit et demanda soudain : « Tu bois de l'eau-de-vie sans moi ? »

— Oui, mais elle n'est pas très bonne.

— Jamais je n'ai entendu un aussi mauvais prétexte pour ne pas partager avec un ami.

— En effet. Tu en veux ?

— S'il te plaît. »

Je pris un autre verre et y versai une petite rasade. Profitant de ce que j'étais debout, j'ajoutai une bûche dans le feu ; je me sentis tout à coup bien au chaud et envahi d'une agréable fatigue. Nous étions à notre aise et au sec par une nuit d'hiver, j'avais bien servi mon roi ce soir, et mon vieil ami était près de moi, en train de se remettre lentement. J'eus mauvaise conscience en songeant à Abeille, loin de moi et laissée à elle-même, mais me réconfortai à l'idée qu'elle recevrait bientôt mes cadeaux et ma lettre. Elle avait Allègre, et aussi sa femme de chambre, qui m'avait fait bonne impression. Elle saurait que je pensais à elle ; et, assurément, après la sévérité dont j'avais fait preuve avec Évite et Lant, ils n'oseraient pas la maltraiter. Et puis elle avait ses leçons de monte avec le garçon d'écurie ; je me réjouissais de lui savoir un ami qu'elle s'était fait toute seule, et je me laissais aller à espérer qu'elle avait dans la maison d'autres alliés que je ne connaissais pas. Je me répétais que j'étais stupide de m'inquiéter pour elle : c'était une enfant très capable.

Le Fou s'éclaircit la gorge. « Cette nuit-là, nous avons campé dans la forêt, tout près de la cité en ruine, et le lendemain nous avons marché jusqu'à une colline qui dominait une ville portuaire. Prilkop a déclaré qu'elle s'était étendue depuis la dernière fois qu'il l'avait vue ; la flotte de pêche était à l'amarre, et il a dit que d'autres bateaux viendraient du Sud

pour acheter du poisson salé, de l'huile de poisson et un cuir très recherché fait à partir de la peau épaisse de certains poissons.

— Du cuir de poisson ? » La question m'avait échappé.

« J'ai eu la même réaction : je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille. Mais ça se vend, car les peaux les plus rêches servent à polir le bois, voire la pierre, et valent très cher, tandis que les plus fines sont utilisées pour envelopper les manches de couteau et d'épée ; même dégoulinantes de sang, elles ne deviennent pas glissantes. » Il toussa de nouveau, s'essuya la bouche et avala une autre gorgée d'alcool. Quand il reprit son souffle, j'entendis un bruit sifflant dans sa gorge. « Bref, nous sommes descendus, avec nos tenues d'hiver, dans cette ville baignée de soleil. Prilkop était certain que nous serions bien accueillis, aussi a-t-il été étonné en voyant les gens nous dévisager puis se détourner ; la cité des sommets était considérée comme hantée par des démons, et, dans le bourg où nous nous trouvions, nous avons vu des bâtiments abandonnés, bâtis avec des pierres récupérées dans la cité mais qu'on disait à présent le refuge d'esprits noirs. Nul ne nous souhaita la bienvenue, même quand Prilkop montra ses pièces d'argent ; quelques enfants nous ont suivis en criant et en nous jetant des cailloux jusqu'à ce que des adultes les rappellent. Nous sommes descendus au port, où mon compagnon a pu nous prendre des places à bord d'un bateau mal entretenu.

« Le navire venait acheter du poisson et de l'huile, et il empestait. Jamais je n'avais vu un équipage aussi bigarré : les jeunes avaient l'air misérable, et leurs aînés souffraient d'une malchance extraordinaire ou avaient subi des mauvais traitements à répétition ; un œil crevé ici, une jambe de bois là, et huit doigts seulement aux mains ailleurs. J'ai voulu convaincre Prilkop de ne pas embarquer, mais il était persuadé que, si nous ne quittions pas la ville, nous perdriions la vie la nuit même. Prendre ce bateau ne me paraissait pas un meilleur choix, mais il a insisté, et nous sommes partis. »

Il s'interrompit, reprit de la soupe, s'essuya les lèvres, but une gorgée d'eau-de-vie puis s'essuya de nouveau soigneusement la bouche et les doigts ; il saisit sa cuiller, la reposa, avala une autre gorgée d'alcool, puis il tourna son regard aveugle vers moi, et, pour la première fois depuis nos retrouvailles, une expression de pure espièglerie s'inscrivit sur ses traits. « Tu m'écoutes ? »

J'éclatai de rire, ravi de constater qu'il n'avait pas perdu son humour. « Tu le sais bien.

— En effet. Je te sens, Fitz. » Il tendit la main pour me montrer le bout de ses doigts, jadis tachés d'Art et aujourd'hui réduits à l'état de cicatrices plates et lisses. « J'ai repris mon lien avec toi il y a bien longtemps, et ils m'ont tranché la pulpe des doigts pour en faire disparaître l'argent, car ils en soupçonnaient le pouvoir. Aussi, pendant tout le temps de mon emprisonnement, ai-je cru que j'imaginai seulement partager encore un lien avec toi. » Il pencha la tête. « Mais je crois maintenant qu'il existe bel et bien.

— Je n'en sais rien, avouai-je. Je n'ai rien senti pendant toutes nos années de séparation ; parfois je me disais que tu étais mort, d'autres fois que tu avais oublié notre amitié. » Je me tus. « Sauf la nuit où ta messagère a été assassinée chez moi ; il y avait des empreintes sanglantes sur la sculpture que tu m'avais laissée, celle qui nous représente, Œil-de-Nuit, toi et moi. J'ai voulu les essuyer, et il s'est passé quelque chose, je suis prêt à le jurer.

— Ah ! » Il retint son souffle, et resta un moment les yeux dans le vague ; puis il soupira. « Je comprends, maintenant. J'ignorais ce que c'était, alors ; je ne savais pas qu'un de mes messagers était parvenu jusqu'à toi. Ils étaient... Je souffrais atrocement, et tout à coup tu étais là, la main sur mon visage ; je t'ai hurlé de m'aider, de me sauver ou de me tuer. Et puis tu as disparu. » Il battit des paupières. « C'est la nuit... » Il parut soudain s'étouffer et se pencha sur la table. « Où j'ai craqué. Cette nuit-là, j'ai craqué. Ils n'avaient pas réussi à me briser, ni par la douleur, ni par les mensonges, ni par la faim,

mais, après t'avoir senti près de moi pour te perdre aussitôt... c'est là que j'ai lâché, Fitz. »

Je me tus. Comment avait-il craqué ? Il m'avait dit que, lorsque les Serviteurs l'avaient torturé, ils cherchaient à lui faire avouer où était son fils – fils dont il n'avait pas connaissance. Pour moi, ç'avait été la partie la plus horrible de son récit : un homme soumis à la question et qui cache des renseignements conserve une certaine maîtrise sur sa propre vie ; un homme soumis à la question et qui ne cache pas de renseignement n'a rien avec quoi négocier. Le Fou n'avait rien, aucun outil, aucune arme, aucune information à échanger contre l'arrêt ou l'atténuation de son supplice. Il était sans défense ; comment pouvait-il leur révéler un secret dont il ne savait rien ? Il reprit sa narration.

« Au bout d'un certain temps, d'un temps très long, je me suis aperçu qu'ils ne disaient plus rien ; ils ne posaient plus de questions, mais je leur répondais, je leur avouais tout ce qu'ils voulaient savoir. Je hurlais et je répétais ton nom. C'est ainsi qu'ils ont su.

— Su quoi, Fou ?

— Ton nom. Je t'ai trahi. »

Il avait l'esprit confus, c'était évident. « Tu ne leur as rien avoué qu'ils ne savaient déjà, Fou ; leurs chasseurs étaient déjà chez moi, après avoir suivi ta messagère. C'est comme ça que du sang a giclé sur ta sculpture et que tu as perçu ma présence près de toi : ils m'avaient déjà repéré. » Alors que je prononçais ces mots, le souvenir de cette nuit me revint. Les chasseurs des Serviteurs avaient filé la jeune femme jusque chez moi et l'avaient tuée sans lui laisser le temps de me remettre le message du Fou. C'était des années auparavant, mais seulement quelques semaines avant qu'une autre messagère parvînt à Flétribois et me transmît la mise en garde du Fou et sa prière : trouver son fils et le dissimuler aux chasseurs. Mourante, elle avait affirmé qu'ils la poursuivaient, qu'ils étaient sur ses talons. Pourtant, je n'avais vu aucun signe de leur présence – ou bien ne les avais-je pas reconnus comme tels ?

Il y avait des traces de chevaux dans une pâture, dont la palissade avait été ouverte. À l'époque, je n'avais voulu y voir qu'une coïncidence, car, s'ils pourchassaient la messagère, ils eussent sûrement cherché à savoir quel avait été son sort.

« Ils ne t'avaient pas trouvé, répliqua le Fou : ils avaient simplement suivi leur proie, je pense ; mais ce n'était pas toi qu'ils cherchaient. Les Serviteurs qui me torturaient n'avaient aucun moyen de savoir où leurs sbires étaient ; avant que je ne hurle ton nom, ils ignoraient ton importance. Ils ne voyaient en toi que mon Catalyseur, quelqu'un dont je m'étais servi, et que j'avais abandonné... Car c'était ce à quoi ils s'attendaient. À leurs yeux, un Catalyseur est un outil, non un vrai compagnon, non quelqu'un qui partage le cœur du prophète. »

Nous nous tûmes quelques instants.

« Fou, un point m'échappe. Tu dis n'avoir pas connaissance de l'existence de ton fils, et pourtant tu as l'air d'y croire, et ce sur la foi de tes bourreaux de Clerres. Pourquoi sauraient-ils que cet enfant est bien né alors que tu l'ignores toi-même ?

— Parce qu'ils disposent de cent, mille ou dix mille prédictions affirmant que, si je réussissais en tant que Prophète blanc, un héritier viendrait après moi, quelqu'un qui provoquerait des changements encore plus considérables dans ce monde. »

Je choisis soigneusement mes mots ; je ne voulais pas le contrarier. « Mais des milliers de prophéties disaient que tu mourrais ; or, tu es vivant. Alors comment être sûr que ces prédictions concernant un fils sont justes ? »

Il garda le silence un moment. « Je ne puis me permettre de douter. Si j'ai un héritier, il faut le trouver et le protéger ; si je rejette la possibilité de son existence, mais qu'elle se révèle exacte et que les Serviteurs mettent la main sur lui, sa vie ne sera que misère et sa mort une tragédie pour le monde. Je dois donc croire en lui, même si je ne sais pas comment un tel enfant a pu apparaître. » Ses yeux aveugles contemplèrent l'obscurité. « Fitz, au marché... il me semble me rappeler qu'il

était là, que je l'ai touché et qu'en cet instant je l'ai reconnu. Mon fils. » Il prit une inspiration hachée puis reprit d'une voix tremblante : « Tout n'était que lumière et clarté autour de nous ; non seulement j'y voyais à nouveau, mais je distinguais toutes les possibilités qui rayonnaient de cet instant, tout ce que nous pourrions changer ensemble. » Il ne s'exprimait plus que dans un murmure.

« Il n'y avait pas de lumière ; le soir tombait, et la seule personne près de toi était... Fou ! Qu'y a-t-il ? »

Il s'était mis à osciller sur sa chaise, puis il avait enfoui son visage dans ses mains. D'un ton plaintif, il dit : « Je ne me sens pas bien. Et... j'ai l'impression d'avoir le dos mouillé. »

Mon estomac se noua. J'allai me placer derrière lui. « Penche-toi », fis-je à mi-voix. À mon grand étonnement, il obéit. Un liquide qui n'était pas du sang trempait le dos de sa chemise de nuit. « Soulève ton vêtement », dis-je, et il s'y efforça ; avec mon aide, nous le dénudâmes, et là encore il ne protesta pas. J'approchai une bougie. « Oh, Fou ! » m'exclamai-je avant de songer à me maîtriser. Une grosse enflure rouge et brûlante près de sa colonne vertébrale s'était ouverte et laissait couler un fluide clair et nauséabond sur son dos décharné et barré de cicatrices. « Ne bouge pas », repris-je, et je me rendis à la cheminée où de l'eau chauffait dans une casserole ; j'y plongeai ma serviette, l'essorai puis prévins mon compagnon : « Accroche-toi » avant d'appliquer le tissu sur la plaie. Il inspira brusquement, les dents serrées, avec un sifflement sonore, puis posa son front sur ses bras croisés.

« C'est une espèce de furoncle ; il s'est crevé et se vide. À mon avis, c'est une bonne chose. »

Un petit frisson le parcourut mais il se tut. Il me fallut un moment pour m'apercevoir qu'il s'était évanoui. « Fou ? » Je posai la main sur son épaule, mais n'obtins aucune réaction. Je tendis mon Art et contactai Umbre. *C'est le Fou ; ça ne s'arrange pas. Y a-t-il un guérisseur que vous puissiez envoyer dans vos anciens appartements ?*

Aucun qui connaisse le chemin, même s'il était réveillé à cette heure. Veux-tu que je vienne ?

Non. Je vais m'en occuper.

Tu es sûr ?

Certain.

Mieux valait sans doute que personne ne fût au courant, que cela restât entre le Fou et moi, comme bien souvent par le passé. Profitant de ce qu'il était insensible à la douleur, j'allumai d'autres bougies, allai chercher une cuvette et nettoyai la plaie du mieux que je pus ; mon patient demeura inerte pendant que je laissais tomber un filet d'eau dans la blessure puis épongeais le liquide qui en sortait. Il n'y avait pas de sang. « C'est comme soigner un cheval », m'entendis-je murmurer entre mes dents. Le furoncle, une fois propre, béait sur son dos comme si une bouche immonde s'était ouverte dans sa peau ; la cavité était profonde. Je pris sur moi pour examiner le reste de son corps meurtri, et découvris d'autres abcès gonflés, certains brillants et presque blancs, d'autres rouges et enflammés, entourés de traces brunes qui en rayonnaient.

C'était un moribond que j'avais sous les yeux. Il était trop mal en point pour que j'eusse la folie de croire qu'il pourrait se rétablir en mangeant et en se reposant : cela ne ferait que prolonger son agonie. Les infections qui le ravageaient étaient trop étendues et trop avancées ; peut-être même était-il déjà mort.

Je posai deux doigts sur son cou pour vérifier son pouls. Son cœur battait encore ; je le percevais dans les faibles sursauts de son sang. Je fermai les yeux sans changer de position, bizarrement rassuré par cette pulsation. Une onde de vertige me parcourut : j'étais debout depuis trop longtemps, et j'avais trop bu lors du festin avant d'ajouter au mélange l'alcool que j'avais partagé avec le Fou. Je me sentis soudain très vieux, et indiciblement las ; ma carcasse était douloureuse des années que j'y avais entassées et des tâches que je lui avais imposées ; l'ancien élanement familier de la cicatrice que m'avait laissée une flèche dans le dos, tout près de ma colonne vertébrale, se réveilla soudain et devint une souffrance profonde et inévitable, comme si quelqu'un sondait du doigt et avec insistance la vieille blessure.

L'ennui, c'est que cette blessure n'existait plus, ni la douleur qui l'accompagnait. Le souvenir m'en revint comme un murmure, aussi léger que les premiers flocons de neige qui se collent à une fenêtre. Je n'y songeai plus et acceptai ce qui se passait ; je laissai ma respiration ralentir et demeurai parfaitement immobile en moi. *En nous.*

Je fis glisser ma conscience dans le Fou, et je l'entendis pousser un petit gémissement, celui d'un blessé plongé dans le plus profond sommeil. *Ne t'inquiète pas, je n'en ai pas après tes secrets.*

La mention de secrets provoqua une réaction : il se débattit un peu, mais je ne bougeai pas, et je ne pense pas qu'il pût découvrir ma présence. Quand il s'apaisa, je laissai un fil de conscience parcourir son organisme. *Doucement, avec délicatesse,* me répétais-je. Je goûtai la douleur de sa plaie dans le dos ; le furoncle vidé n'était pas aussi dangereux que les autres encore pleins : les poisons de certains s'enfonçaient dans son corps, et il n'avait pas la force de les combattre.

Je les refoulai et les fis sortir.

Ce n'était pas si difficile que cela : j'œuvrais avec soin et j'en demandais aussi peu que possible à sa chair. Ailleurs, je posai les doigts sur les abcès et attirai le poison à l'extérieur ; la peau brûlante se tendit jusqu'au point de rupture, et les humeurs toxiques s'écoulèrent. J'utilisais mon énergie d'Art d'une façon que j'ignorais jusque-là, mais qui me paraissait évidente en cette occasion. Bien sûr que cela marchait ainsi ! Bien sûr qu'elle pouvait faire cela !

Fitz.

Fitz !

FITZ !

Quelqu'un me saisit et me tira brutalement en arrière. Je perdis l'équilibre et tombai ; on tenta de me rattraper, en vain, et je heurtai rudement le sol ; le souffle coupé, je m'étranglai, m'efforçant de respirer, puis j'ouvris les yeux. Il me fallut quelques instants pour comprendre ce que je voyais. Le feu mourant dans la cheminée éclairait Umbre, debout près de moi ; il me regardait, les traits figés d'horreur. Je voulus parler,

mais j'en fus incapable : j'étais trop las, trop épuisé. De la sueur séchait sur moi et collait mes vêtements à ma peau. Je levai la tête et découvris le Fou affaissé sur la table ; l'éclat rouge des braises me révéla du pus suintant d'une dizaine de plaies sur son dos. Je tournai la tête et croisai le regard épouvanté d'Umbre.

« Mais que faisais-tu donc, Fitz ? » dit-il comme s'il m'avait surpris à commettre un acte répugnant.

Je tâchai de reprendre haleine pour répondre, mais il se détourna de moi, et je m'aperçus que quelqu'un d'autre était entré. Ortie ; je la reconnus lorsqu'elle effleura mon Art. « Que se passe-t-il ici ? lança-t-elle d'un ton impérieux, puis elle s'approcha du dos dénudé du Fou et eut un hoquet d'effroi. C'est Fitz qui a fait ça ? demanda-t-elle à Umbre.

— Je l'ignore. Rajoutez du bois sur le feu et allez chercher d'autres bougies ! » ordonna-t-il d'une voix hachée tout en se laissant tomber dans mon fauteuil. Il posa ses mains tremblantes sur ses genoux et se pencha vers moi. « Que faisais-tu, mon garçon ? »

Je m'étais rappelé comment remplir mes poumons. « J'essayais d'arrêter... » J'inspirai à nouveau. « Les poisons. » J'eus la plus grande peine à rouler sur le ventre : chacune de mes fibres était douloureuse. Je posai les mains au sol pour me relever et les découvris mouillées, glissantes ; je les examinai : elles dégouttaient de sang mêlé d'eau et d'autres liquides. Umbre me fourra une serviette entre les mains.

Ortie avait jeté du bois sur les braises, et le feu reprenait ; elle alluma de nouvelles bougies et remplaça les moignons qui restaient des précédentes. « Ça ne sent pas bon, fit-elle en regardant le Fou. Tous les abcès sont ouverts et suintent.

— Mettez de l'eau à chauffer, lui dit Umbre.

— Ne vaudrait-il pas mieux convoquer les guérisseurs ?

— Trop d'explications à donner ; et, s'il meurt, mieux vaut ne pas avoir à en fournir du tout. Debout, Fitz ; racontez-nous. »

Ortie était comme sa mère, plus vigoureuse qu'on ne l'attendait d'une femme menue. J'avais réussi à m'asseoir,

et elle me saisit sous les bras pour m'aider à me relever. Je pris appui sur l'accoudoir du fauteuil, qui faillit se renverser. « Je me sens mal, dis-je. Faible et complètement épuisé.

— Eh bien, tu comprends peut-être maintenant ce qu'a ressenti Crible quand tu l'as vidé de son énergie par pure négligence », répliqua-t-elle vertement.

Umbre prit la direction de la conversation. « Fitz, pourquoi as-tu ainsi blessé le Fou ? Vous êtes-vous disputé ?

— Il ne l'a pas blessé. » Ortie avait trouvé l'eau que j'avais mise à chauffer près du feu ; elle y trempa le linge que j'avais déjà utilisé, l'essora et le passa délicatement sur le dos du Fou. Elle fronça le nez et pinça les lèvres, dégoûtée par les humeurs pestilentielles qu'elle essuyait. Elle répéta son geste et déclara : « Il essayait de le guérir ; ces liquides ont été poussés dehors par l'intérieur. » Elle me jeta un regard dédaigneux. « Assieds-toi sur la pierre d'âtre avant de te casser la figure. Tu n'as pas songé une seconde à poser un cataplasme là-dessus au lieu de tenter une guérison d'Art tout seul et de te mettre en danger ? »

Suivant sa suggestion, je m'efforçai de me laisser tomber près de la cheminée en maîtrisant ma chute, mais, comme personne ne me regardait, ce fut peine perdue. « Non », dis-je avec l'intention d'expliquer qu'au début je ne cherchais pas à le soigner. Puis je me tus : je ne tenais pas à perdre mon temps.

Umbre s'était soudain penché en avant dans son fauteuil, un air de brusque compréhension sur les traits. « Ah, j'y suis ! On a dû ligoter le Fou sur une chaise avec des piques fixées dans le dossier, puis resserrer lentement les liens pour le plaquer peu à peu sur les piques. S'il se débattait, les blessures s'élargissaient, et, à mesure que les sangles se resserraient, les piques s'enfonçaient dans sa chair. À en juger par ces blessures, il a dû résister longtemps ; mais je pense qu'il y avait quelque chose sur les piques, des excréments ou quelque autre matière immonde, pour déclencher une infection à long terme.